

Il Volantino Europeo n°37

Juillet 2012

Bulletin internautique de l'Association Piotr- Tchaadaev



Travaux de l'Atelier d'art de l'Hôpital Gusztáv Mérenyi (Budapest)

Serions-nous en passe de devenir – si ce n'est déjà chose faite – des figurines ébahies contraintes d'assister à un spectacle de marionnettes cyniques, cependant qu'à l'extérieur de la salle, le monde se consumerait sous le feu des guerres et des catastrophes naturelles climato-induites ? Le rôle du prophète de malheur est d'une richesse inépuisable, et le Volantino a quand même davantage la vocation de se ranger du côté des « veilleurs », que d'aucuns appellent aussi braillards ou plus simplement encore emmerdeurs.

Suivant en cela une sagesse universelle, nous commencerons par balayer modestement devant notre porte, la Maison France, à laquelle l'éminent Jean-François Kahn a dédié un tout récent essai, La catastrophe du 6 mai 2012 (Plon, 2012), où il déplore notamment que l'alternance politique survenue à cette date ne soit que l'effet conjugué d'un rejet et d'un défaut d'adhésion. Un flop, un bide, mais porteur de la promesse de désastres qu'il détaille dans son livre. Difficile de ne pas y voir une grande lucidité, même au milieu de quelques (supposées) exagérations, où nous reconnaissons la griffe de l'essayiste.

Quoiqu'il en soit, l'alternance de mai dernier, pour nécessaire et souhaitable qu'elle fût, confirme hélas à ce jour son caractère de normalité terne, et surtout, elle semble n'avoir aucunement gagné les esprits dans le quotidien. Mai 2012 n'est ni Mai 1981 et encore moins Mai 68. Ce n'était certes pas son propos...

A côté de cela, l'horreur fleurit de partout, si on nous permet cette expression.

La Syrie continue de vivre une effroyable guerre civile et la diplomatie onusienne campe sur son impuissance radicale à protéger les populations des exactions d'un régime lui aussi effroyable, dont tout le beau monde a peu ou prou honoré l'exécrable dirigeant.

En Afghanistan, une jeune femme de 22 ans a été massacrée à coups de feu en public (apparemment devant un public composé exclusivement d'hommes), suite à une sentence prononcée pour adultère par un tribunal dont la légitimité reste pour le moins problématique. « Une vidéo montrant l'exécution par balle d'une femme soupçonnée d'adultère dans un village d'Afghanistan relance une nouvelle fois la polémique sur les avancées de la condition féminine après dix années de présence internationale » (1), a-t-on lu sur le site du Monde. L'euphémisation politiquement correcte de l'événement laisse également pantois.

En France, revenons-y, les parents de la petite Marina, décédée à la suite d'années de mauvais traitements et de tortures, ont été condamnés chacun à trente ans de réclusion criminelle (2). Cette épouvantable affaire pose à nouveau la question du droit et du devoir d'ingérence, cette fois pour les services sociaux et de protection de l'enfance, souvent accusés de manquer de réactivité (le mot remonte à 1798). Et nous ?

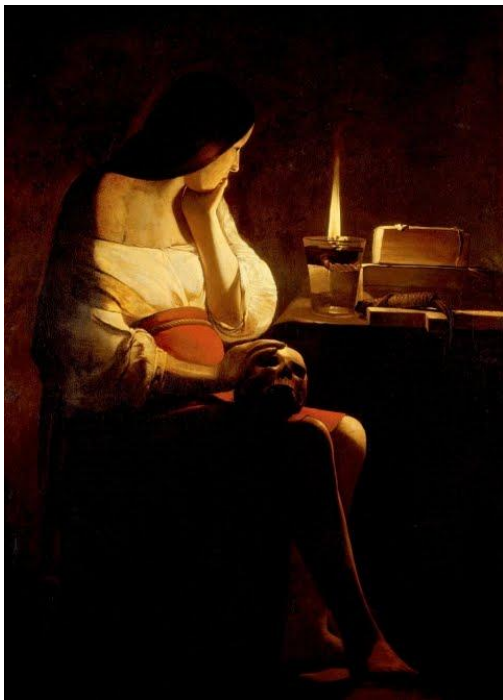
(1) & (2) : Voir links en dernière page

Prostitution et patriarcat

Sortir la discussion du champ de la morale (et donc de l'hypocrisie...)

Le Volantino a toujours souhaité aborder tous les sujets de société, y compris les plus délicats et les plus à même de déchaîner les passions, tant que l'échange n'en vient pas à l'invective et aux attaques personnelles. D'où le texte très intéressant de notre ami Jean Ferrette (Caen), qu'il nous a confié bien avant que la question ressurgisse sur la scène française le 23 juin dernier, avec la déclaration « abolitionniste » de Najat Vallaud-Belkacem, ministre des Droits des femmes du gouvernement de Jean-Marc Ayrault. Le quotidien Libération a depuis publié un dossier sur la question (20 juillet 2012). Voir aussi sur le sujet le blog d'Agnès Giard :

http://sexes.blogs.liberation.fr/agnes_giard/2012/07/fait-on-lamour-de-facon-gratuite-.html



La Madeleine à la veillesse (Musée du Louvre, Paris) Georges de la Tour (1593-1652)

En France une petite organisation politique, Alternative libertaire, a décidé à son congrès d'Angers de 2006 d'adopter une position « abolitionniste » concernant la prostitution.

Pourquoi s'intéresser à celle-ci ? Parce qu'elle est exemplaire d'une organisation minoritaire, qui se veut en rupture avec le système bourgeois existant, mais qui reçoit ses catégories de pensée de l'extérieur (abolitionnisme, prohibitionnisme, règlementarisme). Des catégories défendues par des courants politiques de droite et de gauche, puis retraduites dans leur classement et leur définition par des universitaires. C'est ainsi que, sans y prendre en garde et au nom d'un féminisme attaché à la défense de la dignité des femmes, elle importe une position puritaine telle qu'elle est interprétée par la social-démocratie et mise en pratique en suède.

Qu'Alternative libertaire se soit dotée d'une commission anti-patriarcale peut surprendre : ne se lève-t-elle pas contre une évolution anthropologique? En forçant l'ironie, on pourrait presque jusqu'à demander : pourquoi pas une commission contre le créacé supérieur ? Pourtant, les choses ne sont pas si simples et posent de réels problèmes pratiques. Le patriarcat a précédé le capitalisme, l'environne, et c'est à l'intérieur de celui-ci que le capitalisme s'est construit et développé. Qui oserait prétendre encore que les enjeux qui opposent les hommes et les femmes s'évanouiront naturellement par la substitution du socialisme au capitalisme ? C'est lui qui explique le port du voile aux femmes, phénomène aberrant du point de vue du développement capitaliste, du développement culturel et celui des mœurs. Récemment, il a été question du phénomène des « hommes doux », c'est-à-dire échappant aux critères classiques de la virilité, sans être pour cela renvoyés à une homosexualité supposée. Les sociologues du « genre » et des rapports sociaux de sexe ont constaté une évolution, quoique lente et fragile, des relations au quotidien : si, en termes quantitatifs, la participation des hommes aux tâches ménagères n'a que peu évolué, en revanche, qualitativement, il n'est plus aberrant que ceux-ci s'occupent de leur bébé ; le temps

partiel du mercredi, quoique minoritaire au masculin, fait son apparition. Les femmes ne sont plus seules à attendre leurs enfants à la sortie des écoles ou à participer aux réunions parents-professeurs. On sait désormais que le genre est construit, et que, tout comme les femmes, on ne naît pas homme, on le devient. (Voir Daniel Welzer-Lang, *Nous, les mecs, essai sur le trouble actuel des hommes*, Paris, Payot, 2000). Or il n'y a, dans les problèmes de société, qu'un pas de l'analytique au normatif. Et celui-ci est très vite franchi entre la description de ce qui est et de ce qui devrait être.

Qu'Alternative libertaire ait voulu « rafraîchir » en l'élargissant la lutte féministe prend place dans ce cadre. Il pose davantage que les problèmes de répartition des tâches dans le couple ou de rémunération et de responsabilité dans le travail. Il lui donne son sens en restituant leur place aux rapports de pouvoir et d'aliénation. Mais AL s'est moins mobilisé contre le patriarcat que dans une croisade contre la prostitution. Cette position a été relayée, en termes presque identiques, dans plusieurs numéros du journal (AL n° 184 de mai 2009, n°197 de juillet-août 2012, et 214 et 215 de février puis de mars 2012). Mais de quelle prostitution parle-t-on ? De la prostitution « en soi », identique partout et toujours, définie de manière à la fois restrictive et puritaine. Que l'on conteste le traitement esclavagiste organisé par des mafias est une évidence sur laquelle il n'y a – heureusement ! – pas de débat. Malheureusement, toute prostitution est assimilée à celui-ci. Refuser la prostitution au motif qu'une partie de celle-ci est aux mains de la mafia, c'est refuser un chantier au motif qu'il est probable que des polonais, sous-payés et surexploités, risquent de s'y retrouver. Or il y a, dans ce métier comme dans d'autres, de mauvaises et de bonnes conditions de travail, et une échelle hiérarchique des travailleurs relative à une échelle de la clientèle : le prolo monte avec une pute, le bourgeois sort avec une escort girl.

Le premier la paie lui-même d'une somme dérisoire (sauf pour lui), le second peut se la faire offrir, pour une somme très élevée, dans le cadre d'un contrat commercial, ou se l'offrir comme un loisir, un élément de son hygiène de vie au même titre qu'un massage au hammam.

Or si tout métier est une contrainte venant de la nécessité de gagner de l'argent, ceci ne fonde pas la différence entre la vente d'un service sexuel ou tout autre temps passé au service d'un patron ou d'un client. Contester qu'il s'agisse, comme pour tout métier, d'une volonté contrainte, et que l'on puisse en tirer parfois du plaisir par le simple fait d'exercer un métier que l'on maîtrise et de la satisfaction apportée au client que certain-e-s peuvent y prendre, (je ne parle pas du plaisir *physique*, de l'orgasme supposé du ou de la prostitué-e) c'est substituer la parole du militant-e qui sait à celle des acteurs sociaux. Il y a de bonnes raisons de penser que, quels que soient les cris d'orfraie que l'on puisse émettre, ce métier perdurera, et qu'il est appelé à se développer. Il n'est pas nécessairement souhaitable qu'il disparaisse, ni néfaste qu'il se maintienne, du point de vue des client-e-s, des prostitué-e-s, de la société toute entière.

Admettons, un temps au moins, que la prostitution soit un métier comme un autre. Dans ce cas, il suppose formation, savoir-faire, professionnalisme dans son exécution, et défense de ses conditions de travail, matérielles et relationnelles. La réponse est que vendre son corps ne peut pas être un métier comme un autre. Pourquoi ? Parce que c'est son sexe que l'on vend, c'est-à-dire son intimité. À cela, il est facile de rétorquer qu'en réalité, c'est un service qui est vendu : un temps passé, et non la personne elle-même. C'est toute la différence avec l'esclavage et le servage. C'est ce qui fonde le salariat. Les prostitué-e-s vendent un temps passé à produire un service de satisfaction sexuelle, de bonheur sexuel. Toutes les professions impliquent la prostitution, puisque toutes

impliquent une mise à disposition de soi, souvent en s'accompagnant d'un discours de justification : du plus intime au plus extime ; du discours de la vocation de l'enseignant ou du médecin à la qualité du service rendu au client et de sa satisfaction. Ils aident à vivre une situation contrainte par la nécessité matérielle. Si celui ou celle qui vend une mise à disposition temporaire de son sexe le fait pour payer son loyer et s'alimenter, quelle différence reste-t-il avec les autres professions ? Or toutes les professions n'ont qu'une seule origine : la contrainte économique.

Dans la mesure où cette prestation s'exerce dans un cadre d'hygiène irréprochable, il y a moins de risque à vendre un temps de mise à disposition de son corps que dans l'industrie nucléaire, dans toutes les professions exposées à la silicose, dans le bâtiment avec risque de chute ou dans les professions exposées aux TMS et à la surcharge mentale.

Par ailleurs, la nature de la prestation, source de plaisir, devrait les rapprocher des professions artistes. Historiquement, ce fut le cas par l'assimilation des comédiennes à des prostituées, et le mythe de la « danseuse » qui se livre à un riche après le spectacle est resté dans le langage courant. Et dans quelle catégorie classer les acteurs et actrices pornographiques ? Au nom de quoi pourrait-on justifier qu'un service de satisfaction sexuel soit plus dégradant qu'un service de satisfaction esthétique ? La réponse s'impose : parce que le sexe, c'est sale. En tout cas, celui qui s'exerce en dehors des liens de couple, qu'ils soient hétéro ou homo, mariés ou non : restons tout de même progressiste. Répondre que l'artiste éprouve du plaisir dans la production de son art, ce qui n'est pas le cas de la prostituée, relève de l'ignorance de ces deux activités professionnelles : qui oserait prétendre qu'un pianiste qui passe huit heures par jour à faire ses gammes bénéficie d'une jouissance sans égale ? Qu'un peintre, qui

travaille depuis trois mois sur une œuvre qui n'aboutit pas et qu'il a parfois détruit plusieurs fois jouisse sans entrave ? Pourtant, les deux feront bonne figure lors de leur prestation publique : le peintre devra conserver bonne humeur et sang-froid devant les réactions négatives à son exposition. Comment peut-on nommer un comportement opportuniste par nécessité ? Peut-on vraiment croire qu'un enseignant, qui refait pour la énième fois un cours devant un public amorphe ressent intensément l'aiguillon de la vocation ? À l'inverse, de quel droit dénierait-on à un-e prostitué-e de déclarer qu'il-elle puisse éprouver du plaisir (*professionnel*, et non sexuel), dans certains cas et sous certaines conditions, dans l'exercice de son métier ?

Mais il est un second argument contre la prostitution : ce n'est pas le rapport sexuel qui est en cause, mais le fait qu'il trouve sa source dans la volonté de domination des hommes. (« cf AL n° 197 : « Les prostitueurs [les clients] sont donc des hommes qui vivent pleinement la domination des hommes sur les femmes, ils sont avec les hommes cogneurs l'expression pure du patriarcat qui impose l'inégalité et l'exploitation des femmes » et le n°215 : « la domination, la possibilité de ne pas tenir compte de l'avis de la femme est une motivation importante du recours à la prostitution ») Curieux argument : pourquoi les hommes trouveraient-ils davantage à dominer les femmes dans un acte tarifé, pourquoi celui-ci devrait-il passer par un acte sexuel ? En réalité, la cause de la prostitution est connue, et n'offre aucun mystère : c'est qu'il existe une masse libidinale masculine qui ne trouve pas à s'écouler autrement qu'en payant. Là encore, il est surprenant de voir la parole militante se substituer à celle des clients. La question qui compte est donc : pourquoi existe-t-il un tel volume libidinal qui ne trouve pas son équivalent féminin ? Il n'est pas rare d'entendre des femmes déclarer « qu'on peut bien s'en passer ». Combien de couples n'ont plus aucune relation sexuelle ? Pourquoi les

hommes sont-ils en excès par rapport aux femmes ? Les hommes subissent-ils un besoin plus impérieux ? Celles-ci éprouvent-elles moins de désir, ou leur éducation les conduit-elle à étouffer leur libido, tandis que celle des hommes leur laisse la possibilité de la reconnaître et de prendre les mesures nécessaires à leur satisfaction ?

En définitive, un discours, dont je doute qu'il soit féministe, se réduit à : les hommes peuvent s'en passer, ils n'ont qu'à se refréner. Certes. On connaît même deux moyens : le travail, de préférence créatif (dont Wilhelm Reich disait dans *La lutte sexuelle des jeunes* que cela ne pouvait durer qu'un temps). Et la violence.

Si la prostitution devenait impossible, il n'y aurait pas une montée proportionnelle du nombre de viols, tout simplement parce que tous les hommes ne sont pas des brutes, et savent faire la part des choses. Ils seraient simplement plus malheureux. Qu'il y aurait plus d'agressivité, cela est probable. Mais elle s'exercerait, *surmoi* oblige, dans un cadre civilisé : ce seraient (davantage qu'aujourd'hui, ce qui n'est pas peu dire !) les éructations dans les stades, les propos de comptoir, la violence ordinaire de rue (entre hommes, pour un regard de travers, un dépassement en voiture...), un plus grand succès pour les partis fascistes qui se construisent, il est étonnant de l'avoir oublié, sur la frustration, toutes les frustrations, mais avant tout de nature sexuelle.

Que les positions développées dans AL soient, *in fine*, le décalque exact des positions les plus puritaines des organisations religieuses – y compris dans sa revendication de défendre, ce faisant, la dignité des femmes – ne doit pas nous étonner, pour deux raisons. D'abord, parce qu'un groupe, à moins d'être une secte, doit être suffisamment fermé pour penser de manière autonome, mais non clos. Or de cette ouverture relative, nécessaire pour sentir son environnement, et l'influencer un peu, vient le risque d'être à son tour influencé par celui-ci.

La deuxième raison, c'est que les « forces de rappel » qui interviendraient dans d'autres domaines, c'est-à-dire les interventions de militant-e-s concerné-e-s et investi-e-s dans ces questions ne peuvent jouer, car nous atteignons ce qui constitue probablement le maximum d'intimité dans laquelle se joue le rapport hommes femmes. (Et qui soulève toujours la douloureuse question : depuis quand n'ai-je pas eu un véritable orgasme ?) Parce que les clients, ce sont les frères, les conjoints, les pères, les amis, les camarades de parti et de syndicat (ou les sœurs, conjointes... dans le cas de la clientèle féminine). Et que la plupart des femmes sont ambiguës : à la fois dans une posture de dénonciation, mais implicitement de compréhension : la prostitution peut être vécue comme un moyen de régulation du couple, plus sûr pour sa pérennité que si l'homme a une maîtresse, puisqu'elle ne suppose aucun engagement ; et un moyen de ne pas avoir à se soumettre au « devoir conjugal » (une expression horrible !). D'autre part, bien des femmes mariées se comportent objectivement, comme des prostituées : comment qualifier autrement la recherche d'un « bon mariage », et le désir de rester à la maison, c'est-à-dire d'offrir en contrepartie du revenu offert par l'homme des services d'entretien domestique et sexuels ? Qu'il n'y ait qu'un seul client n'y change rien : il s'agit seulement d'un commerce monopsonique qui ne dit pas son nom. Que beaucoup se refusent ensuite à l'exercice de la prestation à laquelle elles s'étaient engagées ne change rien à l'affaire. Enfin, l'hostilité féminine à la prostitution peut s'expliquer par la concurrence des prostituées au monopole de la prestation sexuelle des femmes en couple : utilisant leur sexe comme une arme dans un rapport de forces interne au couple (voir l'excellent film *La source des femmes* de Radu Mihaileanu, 2011), les prostituées brisent cet instrument de chantage en le rendant inopérant.

Il n'est pas certain que même si le volume libidinal des hommes et des femmes était égal,

toute demande d'un homme rencontrerait celle d'une femme, et vice-versa. Dans ces conditions, il est difficile d'envisager la fin de la prostitution, et le faire indique pour le moins un manque d'empathie. Si l'on reconnaît pour chacun le droit au bonheur, cela passe aussi par un droit à la satisfaction sexuelle, égal pour tous. Sous cette perspective, ce qui choque, c'est moins la prostitution que l'inégalité face à l'accès à celle-ci. Le vrai problème, c'est donc d'en avoir fait un rapport marchand, qui plus est discriminatoire (mais un rapport marchand peut-il être autre chose ?). Vouloir trouver une solution pénale à un problème posé comme moral est la plus mauvaise des démarches : c'est celle de tout régime autoritaire. Et l'on sait qu'à chaque fois elle se traduit par plus de prostitution dans son sens négatif : asservissement des prostitué-e-s, course au profit, « abattage ». Il en est finalement de ce métier comme de tous les autres : on peut l'exercer autrement, y compris avec plaisir (professionnel), à condition de changer le travail.

La position d'AL est donc curieuse : à contretemps des faits et de son époque. Des faits, car la prostitution a existé malgré sa condamnation morale dans le passé, alors que cette condamnation trouvait à s'appuyer autrefois sur une institution solide : l'église. De son époque, car aujourd'hui de nouvelles formes de prostitution se développent, favorisées par les nouvelles technologies qui rendent possible une indépendance véritable (voir le film *Elles* de Malgorzata Szumowska avec Juliette Binoche, Anaïs Demoustier, 2012). Or de plus en plus d'hommes se prostituent, tandis que de plus en plus de

femmes sont clientes. Il sera donc désormais de moins en moins possible de trouver la cause dans la domination masculine, à moins de considérer que celle-ci a son exact pendant dans la domination féminine durant l'acte avec un prostitué homme. AL se trouve désormais dans une position curieuse : en solidarité avec le puritanisme le plus réactionnaire (mais réfugiée derrière la position des femmes social-démocrates de France et d'ailleurs), et dans l'hypocrisie de militant-e-s qui ont (ou auront) recours à la prostitution mais dont aucun ne se sera opposé au vote d'un texte de congrès et à ses déclinaisons journalistiques. En définitive, la prostitution que condamne AL, c'est celle que pratiquent et consomment les plus prolétaires. Celle des plus riches, les *escorts girls*, reste à l'abri des critiques : chez les riches, c'est tout de même moins sale, et moins vulgaire. Pourtant, cette dérive n'était pas inévitable, si une partie de leur patrimoine avait été transmis. Celui incarné notamment par la revue *Sexpol* à laquelle participait Daniel Guérin, un des fondateurs de ce courant politique, et qui trouve son prolongement actuel dans l'association M.I.E.L. (Mouvement International pour une Ecologie Libidinale) pour la prévention des névroses et de la peste émotionnelle, éducation, formation et recherche (voir sur <http://www.ecologielibidinale.org/>).

Jean Ferrette (Caen, mardi 1^{er} mai 2012)

Chronique amère d'un Zépétiste désenchanté



Jean Sairien, Instituteur honoraire

Non, l'auteur de ces lignes ne porte pas ordinairement une cagoule et ne vous écrit pas depuis le Chiapas mexicain !

Je ne connais pas le sous-commandant Marcos (je ne m'en plains pas), je ne suis pas un Zapatiste, mais plus simplement un ancien professeur d'école stagiaire qui vient de vivre une année scolaire mouvementée au sein de l'inspection académique du Rhône et de ses non moins exotiques Zep ou zones d'éducation prioritaires.

Pour les lecteurs pas forcément au fait des subtilités de l'Éducation nationale française, il convient d'expliquer en quelques lignes la spécificité de ces fameuses Zep.

La notion d'éducation prioritaire a fait son apparition en France dans les années 70 dans les milieux que l'on qualifiera de progressistes. Voulant « démocratiser le système éducatif et lutter pour l'égalité des chances », Alain Savary, ministre socialiste de l'Éducation nationale en mai 1981, va progressivement mettre en place des zones d'éducation prioritaire qui existent toujours, même si leur appellation a été en partie modifiée.

Ces écoles et collèges classés en Zep, selon des critères à la fois éducatifs et sociaux, sont dotés de moyens humains et matériels

supplémentaires, d'effectifs volontairement réduits et leurs enseignants touchent une prime (modeste).

Un peu plus de 10% des écoliers et collégiens de l'école publique « bénéficient » du label Zep, mais on trouve, sans surprise, bien davantage d'établissements scolaires classés Zep en Seine St-Denis par exemple que du côté de Neuilly sur Seine ...

Tintin chez les Picaros

Comme nombre d'enseignants débutants, les plus expérimentés choisissent généralement des établissements « ordinaires », j'ai été nommé un beau jour (pour un remplacement long) dans une maternelle lyonnaise classée en Zep.

Et tel Tintin débarquant au pays des Picaros, le « choc des civilisations » a été rude !

Au milieu des tours HLM de ce quartier dit « sensible », une jolie petite école accueille des enfants venus du monde entier, dans la cour on y parle toutes les langues mais guère celle de Molière, près de la moitié des parents ne travaillent pas, certains d'entre eux sont des réfugiés politiques en attente d'une réponse, l'ensemble des critères étaient bien réunis pour que cette structure éducative gagne haut la main son appellation Zep !

Qu'on ne se méprenne sur mes propos, tous les enfants et nombre de parents de cet établissement étaient attachants et méritaient bien sûr la plus grande attention pédagogique. Pourtant, que la tâche fut ardue pour un instituteur débutant, soucieux « d'intégration par l'école », pour reprendre la terminologie du Bulletin officiel de l'Éducation nationale.

Une intégration qui emprunte parfois des détours assez curieux, à l'image de cette fête de Noël organisée dans une école comprenant une bonne majorité d'élèves de confession musulmane.

« Noël est devenue une fête laïque, tout le monde l'a commémoré » m'ont expliqué très sérieusement les enseignants qui furent proprement scandalisés lorsque je proposai de fêter à l'école la fin du Ramadan ou la fête du sacrifice, je ne sais plus, en racontant des

contes d'Orient agrémentés de quelques douceurs et de thé à la menthe.

« L'islam n'a pas sa place à l'école de la République ! », m'a-t-on rétorqué...

40 années et une psychanalyse plus tard, je me souviens, seul enfant juif de la classe, traumatisé par le sempiternel sujet de rédaction de début janvier : « Racontez votre fête de Noël en famille », proposé par un brave hussard de la République, sans doute profondément laïque, à la blouse grise et à la baguette féroce.

L'échec des Zep

Toujours est-il que 40 ans après l'amorce d'une politique d'éducation prioritaire, prolongée et parfois amplifiée par les gouvernements de gauche et de droite successifs, le constat est amer.

Toutes les évaluations s'accordent pour dire que la mise en place des Zep n'a eu aucun effet significatif sur la réussite scolaire des élèves.

On pourrait s'interroger sur la pertinence des critères d'évaluation, axés essentiellement sur la capacité à l'abstraction et la maîtrise de la langue de l'enfant, plutôt que sa progression ou son aptitude à coopérer avec d'autres élèves, mais il s'agit là d'une autre problématique.

Comment s'étonner des mauvais résultats d'élèves cantonnés dans des quartiers cumulant les handicaps sociaux, économiques et culturels ? Où ceux qui ont « réussi à l'école » se retrouvent au chômage ou à occuper des emplois disqualifiés.

Les plus chanceux s'empressent de quitter leur zone de relégation, qui oserait les en blâmer ?, les parents les mieux intégrés inscrivent leurs enfants dans des établissements publics hors Zep ou dans le privé, qui pourrait les fustiger ? (Sûrement pas les enseignants qui sont les premiers à adopter des « stratégies » de réussite scolaire pour leur progéniture et à leur éviter une Zep)

Que faire face à ce délitement de l'égalité républicaine en termes de scolarité ?

« Busing », késako ?

Et si plutôt que de « donner plus à ceux qui n'ont rien », la lutte contre l'échec scolaire passait, entre autres, par le « busing » ?

Un terme anglophone, difficile à traduire, décrivant la politique mise en œuvre par aux États-Unis dans les années 60, en lien avec l'abolition de la ségrégation raciale dans les États du Sud et qui consistait à conduire en bus les écoliers noirs dans les écoles fréquentées exclusivement par des blancs.

Cette idée défendue jadis par Jack Lang, alors ministre de l'éducation, mais jamais appliquée réellement, (on rêve pourtant de petites têtes brunes du 93 débarquant place des Vosges dans le très chic 4^e arrondissement), a été reprise par Fadela Amara, femme de gauche devenue secrétaire d'État à la politique de la ville dans le gouvernement Fillon.

Pour l'ex présidente de « Ni putes, ni soumises » dont on peut déplorer les errements politiques mais qui a vécu les affres de la ségrégation scolaire, « c'est le seul moyen pour les filles et les garçons d'échapper à l'enfermement et d'acquérir les bases de leur émancipation » (tribune publiée dans « Libération » en 2006).

Annoncé dans le plan « Espoir banlieue », présenté par Nicolas Sarkozy en 2008, mais jamais mis en œuvre, le « busing » a toutefois connu des expériences locales relatées dans un article de « Médiapart » (11 février 2008), un site d'informations créé par d'ex journalistes du « Monde » et qui ne cache pas son scepticisme face à cette initiative.

Ainsi, à Bergerac (24 000 habitants) en Dordogne et ce dès 1995, une inspectrice de l'Éducation nationale et le député-maire UMP décident de disperser dans 7 écoles du centre-ville, une centaine d'enfants issus d'une école d'un quartier stigmatisé.

Le tollé des bien-pensants

La décision, raconte Médiapart, provoque un tollé chez les parents du centre-ville et l'opposition de gauche, la FCPE (association de parents d'élèves classée à gauche), ainsi que

le MRAP et la Ligue des droits de l'homme locales dénoncent dans une pétition, « un acte brutal, priver un quartier de son école engendre une violence symbolique inacceptable » (sic).

L'égalité des chances oui, mais loin de chez moi ou comment pérenniser la ghettoïsation scolaire sous le couvert d'un discours pseudo progressiste.

Et pourtant le principal du collège de rattachement explique, « quand les gosses débarquent en 6^{ème}, le gain s'avère considérable, surtout chez les filles. Au contact précoce de fils de docteurs ou d'avocats, ils développent des ambitions autres que celles induites par la cité ».

Un parent d'élève résume à sa façon l'enjeu de cette initiative, « au début c'était pas tout rose à la descente du car, les parents chics râlaient. Maintenant on ne gêne plus, mon fils va même aux anniversaires et moi j'invite ! »

Le directeur d'une école d'accueil, autrefois adversaire du « busing », confirme, « ils sont tirés vers le haut, stimulés scolairement ».

L'aquarium



Dans cet aquarium où je m'étais moi-même enfermée pour m'adonner à mon vice, la fumée remplaçait l'eau. Tant mieux, j'en serais morte sinon !

Au milieu du grand hall de l'aéroport, confinés dans notre petit bocal cristallin, nous étions quelques poissons fumés, à fumer dans le silence, exposés aux regards des passants volants.

Un travail d'explication en amont s'avère sans doute indispensable pour mener à bien cette homogénéisation de la population scolaire, ainsi qu'un système de tutorat pour accompagner durant toute l'année scolaire des élèves plongés dans un monde souvent méconnu.

Les déterminismes sociaux et culturels, facteurs d'inégalités, ne disparaîtront pas grâce aux seules vertus du « busing », j'en conviens volontiers.

On peut aussi rêver, comme le préconise le directeur d'école précité, « d'une refonte de l'urbanisme et d'une dispersion non plus des élèves, mais des HLM », imaginer un monde sans écoles privées, mais commençons par faire s'asseoir les élèves sur les mêmes bancs, à leur apprendre à se connaître et s'estimer, à vivre ensemble, tout simplement...

Jean Sairien
Instituteur honoraire (Montfavet)

Sans plaisir et soumise à un désagréable sentiment de culpabilité, j'ai allumé ma cigarette pendant que d'autres espaces vitrés apparaissaient soudain, placés en enfilade au milieu du grand hall.

Il y avait l'aquarium des gourmands, des mangeurs de frites bien grasses et dégoulinantes, celui des accrocs aux boissons fortes *éméchantes*, celui des couples qui s'aimaient et savaient se le dire, plus loin un autre bondé de déchets et d'individus qui ne participaient pas au tri sélectif...

Ainsi, dans le grand hall, il y avait d'innombrables aquariums de verre, bien alignés les uns à côté des autres, où se livraient les jeux interdits dans la transparence.

Dans l'aéroport, plus personne.

Marie-Laure Solet (Breil/Roya)

Victor Loiseau



Victor me suivait dans chacun de mes déplacements. Observant mes moindres gestes, il ne me quittait pas des yeux, je ne saurais expliquer pourquoi !?

Il touchait chaque objet que je touchais, ajoutant son commentaire auquel d'ailleurs je n'avais pas accès, tant ses propos étaient bizarres !

Dans la petite boutique de la rue, il y avait des milliers d'objets hétéroclites disposés comme il faut, pour attirer l'œil du client et déclencher son désir de les posséder.

Victor s'attarda sur un petit panier dans lequel attendaient quelques oiseaux de ferraille multicolores. Son visage ne fut plus qu'un sourire.

Il s'empara d'un des volatiles, appuya sur les petites manettes qui prolongeaient son corps, déclenchant ainsi le chant miraculeux de l'animal, en même temps que se déployaient ses ailes de fer et de papier.

Victor fut alors pris d'un éclat de rire tonitruant qui traversa le magasin, devenant ainsi l'attraction, loin devant les milliers de petits objets. Il riait et riait de bon cœur tandis que l'oiseau chantait et son rire éclaboussait chaque chose.

Il ne considérait pas le regard interrogatif et suspicieux des autres promeneurs. Il continuait à rire et à dire "l'oiseau", appuyant machinalement sur les petits leviers de la machine.

Victor s'immobilisa soudain, l'oiseau de fer au creux de ses mains, les yeux fixés sur lui. Plus un mouvement ne l'animait.

Je le sentais réfléchir et s'interroger peut-être sur le fonctionnement de l'engin ; il avait le regard pétillant des êtres subjugués par la magie d'un objet qui s'anime.

Passionné et doué pour la mécanique, il avait pour habitude d'évoquer son scooter qu'il avait du abandonner chez son père et il garait automatiquement les anecdotes sur le fonctionnement de son deux roues au beau milieu de toutes conversations.

Sa fascination pour le petit objet l'avait maintenant entraîné dans un "ailleurs" auquel nul n'avait accès. Je m'aperçus que ce qu'il contemplait en fait était imperceptible pour nous. Mais, c'était sûr, ils étaient partis ensemble, leur temps n'était plus le nôtre. Victor était devenu l'oiseau ! L'oiseau était tout pour lui et il chantait parce qu'il avait beaucoup de choses à dire.

Ainsi, le cortège insolite parcourait les rues de Diano. Victor jouait avec son petit oiseau, l'oiseau chantait. Victor clamait sa surprise à chacune des ritournelles de l'oiseau volubile et continuait d'en rire. Comme un trésor, il le gardait tout contre lui.

Convoi exceptionnel qu'on voit, dans le regard ahuri ou attendri des passants, la perplexité bienveillante des soignants.

C'est dans l'invisible et voyant voyage de Victor qu'on voit toute la poésie du monde!

Le cadeau de Victor

Le petit "magnet" de Maryline m'avait tapé dans l'œil. J'allais vers la caisse.

Victor toujours à mes côtés, à l'affût du moindre de mes gestes, s'exprima lorsqu'il comprit que je voulais acheter l'objet.

- "Ah oui, c'est beau un cadeau, c'est beau !", me lança-t-il.



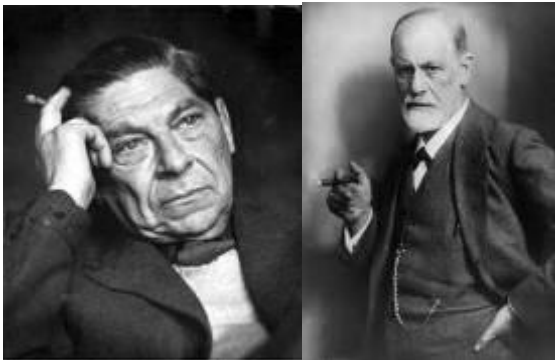
Je répondais tout en dérision, qu'on n'était jamais mieux servi que par soi-même, puisque personne ne me faisait de cadeau !

Je ne m'attendais pas à ce qu'il prenne au mot ce que j'avais dit avec humour...

Spontanément, il m'annonça qu'il m'offrait le petit "magnet" de Maryline.

Nous nous dirigeâmes vers la caisse. Il se tenait debout, vissé contre moi, droit comme un "i" et fier de lui, les mains croisées derrière le dos. Il m'examinait l'attendre. Attendre qu'il amorce un geste vers son porte-monnaie. Cela dura sans que rien ne vienne, moi, fascinée par l'étrangeté de l'instant, lui, blotti dans sa divine

Le grand débat (suite et fin)



Rappel : « Arthur Koestler, un génie, un écrivain maudit par l'intelligentsia française et plus spécialement parisienne, vilipendé par le Parti communiste français, boudé par Sartre, mais ami de Camus, de Malraux et de tant d'autres, enfoui aux oubliettes ou au purgatoire, cet homme n'a pu laisser

"apartitude", tous deux exilés, entre parenthèses.

Soudain, le regard de la vendeuse figura l'impatience.

Je payais donc le cadeau de Victor et le remerciais.

- "Ben, de rien", me dit-il, l'air de rien !

Dans ce rien, tout Victor !

Car ce qu'il pensait s'accomplissait du même coup !

Il était comme ça Victor, dès le départ, amarré à l'arrivée sans arrêt à la caisse !

Le pion d'un jeu de l'oie dépourvu de case et qui se jouerait de lui !

Victor, il s'arrangeait de tout comme un rien !

Marie-Laure Solet (Breil/Roya)

indifférent. Les Anglo-saxons lui ont attribué une place majeure dans la littérature, le journalisme politique et scientifique. En contrepoint d'un essai — publié aux éditions l'Harmattan sous le titre « Arthur Koestler, la rage antitotalitaire » constitué de quelques repères sur la vie et l'œuvre de Koestler — H. Alain Amar nous propose ici une fantaisie tragi-comique imaginaire réunissant Sigismund Schlomo Freud et Arthur Koestler pour un grand débat télévisé. Koestler admirait les travaux de Freud jusqu'à un certain point. Il en a refusé les aspects dogmatiques et reprochait tant au freudisme qu'au stalinisme ce qu'il appelait le « système clos » empêchant tout débat, toute ébauche de contradiction... Pourtant si des divergences opposent les deux hommes des points communs émouvants les rapprochent comme on le verra au fil de la pièce... ».

Fantaisie tragi-comique en un acte et trois tableaux.

Distribution

Arthur Koestler (Koestler)

Sigismund Schlomo Freud (Freud)

Paul Attar (Attar), l'animateur et modérateur.

Second tableau

Le rideau tombe, puis se relève au bout de quelques minutes. Le plateau doit être « tournant ». Ainsi, le premier décor est décalé vers la gauche de la scène, dans une relative obscurité, tandis qu'un écran géant occupe le devant de l'espace scénique. Tout à coup, un monstrueux clip fait d'images déversées à une allure folle et reprenant des spots publicitaires connus mais impossibles à identifier tant ils défilent rapidement, envahit l'espace visuel. Des slogans inaudibles mais tonitruants vantant les mérites de telle lessive, couche culottes, protections périodiques, yaourts, barres chocolatées, boissons réputées diététiques, mouchoirs jetables, eaux pétillantes etc. assourdissent le spectateur et les acteurs dans un vacarme insupportable. Ce « bruit » s'estompe tandis que l'on entend la voix chaude, grave et puissante de Léo Ferré chanter quelques fragments du chef d'œuvre écrit par Louis Aragon : Est-ce ainsi que les hommes vivent ?



« [...] Est-ce ainsi que les hommes vivent

Et leurs baisers au loin les suivent

Il est d'autres soldats en ville

Et la nuit montent les civils

Remets du rimmel à tes cils

Lola qui t'en iras bientôt

Encore un verre de liqueur

Ce fut en avril à cinq heures

Au petit jour que dans ton cœur

Un dragon plongea son couteau

Est-ce ainsi que les hommes vivent

Et leurs baisers au loin les suivent »

Troisième tableau

Retour au décor initial, les personnages reprenant leurs places au centre de la scène. Ils semblent encore décontenancés par ce qui vient de se produire.

Freud et Koestler

Ensemble

Mais vous nous avez fait vivre un cauchemar ! Est-ce là votre III^e millénaire ? Nous sommes bien contents d'être morts !

Et ils éclatent de rire, complices pour la première fois

Attar

Gêné, il veut reprendre le débat

Nous en étions aux questions que le docteur Freud voulait vous poser, Arthur Koestler...

Freud

Il reprend l'attitude guindée du départ, mais quelque chose d'étrange s'est passé depuis cette page de publicité, comme si leurs différences s'estompaient légèrement devant l'état actuel du monde

Mon intention n'est pas de juger *Herr* Koestler (cette fois, il ne prononce pas *Herr* avec mépris, mais naturellement). En fait, j'ai surtout entendu parler de lui dans les années qui ont précédé la Deuxième Guerre mondiale. En premier lieu, je dois dire que c'est votre parcours qui m'a surpris, un peu effrayé aussi et je me suis demandé si vous n'auriez pas tiré

profit d'une aide fournie par des gens comme moi...

Koestler

Amusé

Mais je vous rassure aussitôt, mon cher, je n'étais pas souffrant, ni malade. Je traversais une période de tumulte que tous les jeunes adultes connaissent, passage fait de doutes et de silence car ils attendent tout d'autrui sans rien demander, mais n'osent s'ouvrir aux autres...

Freud

Certes, mais avouez que vous avez « fait fort » en brûlant à l'âge de 20 ans votre livret de l'école Polytechnique de Vienne, au moment où vous pouviez tirer les bénéfices de votre formation commencée à 17 ans. Pourquoi vous être sabordé aussi dramatiquement ? Pour impressionner un jeune étudiant russe dans un cabaret, une nuit de folie ? Vous filez ensuite en Palestine, attiré par le sionisme que vous quittez pour le communisme. Vous vous y engagez à fond et démolissez vos idoles passées et vous risquez votre vie dans les prisons espagnoles de Franco, au camp d'internement français du Vernet en 1939, et là, votre vie se poursuit au service des vainqueurs anglo-saxons de l'Allemagne nazie... Vous avez manifesté une instabilité notoire qui évoque bien une inconsistance du « moi », une souffrance profonde et la nécessité d'une psychanalyse...

Koestler

Vous survolez ma vie vue d'un satellite, mon cher, car la réalité est beaucoup plus complexe. N'allons pas trop vite ! Au fond, j'ai compris que chaque emballage de ma part correspondait à une nécessité vitale de me « réaliser », d'exister. *Exister*, c'est sortir du chemin sur lequel on se trouve et que l'on n'a pas toujours choisi... Les gens qui ont choisi d'*exister*, et vous connaissez bien ce processus, car vous l'avez adopté – il a même été votre *vade mecum* –, eh bien, ceux-là s'exposent à la critique, à la réprobation, au mépris, aux ragots et à la haine. Ils ont le courage de ne pas faire comme les autres... Le poète français Georges Brassens l'a merveilleusement chanté

dans *La mauvaise réputation* : « Non, les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux... ». Cela est vrai que l'on soit paysan ou citadin, ouvrier ou patron, scientifique ou bureaucrate... Alors, en ce qui me concerne, l'appel de l'ailleurs, la quête de l'Absolu, m'ont toujours tenaillé et guidé et, lorsque j'étais déçu, il me fallait très vite chercher un autre moyen d'*exister*... Voilà pourquoi il y a eu le sionisme des débuts, l'engagement dans le Parti communiste jusqu'à ce que Staline et ses sbires en fassent un instrument de destruction, de déshumanisation qui n'avait rien à envier aux pires nazis du III^e Reich... Mais il y avait aussi Franco, le régime de Vichy, la peine de mort à combattre grâce à l'aide de mon ami Albert Camus, le droit de mourir dans la dignité et mon rôle dans l'association EXIT, *The Voluntary Euthanasia Society*... (*dit-il avec une gravité soudaine et très émouvante...*)

Freud

Il toussote, ému malgré lui et un peu décontenancé

Je comprends votre enthousiasme, mais il a largement dépassé le stade juvénile et semble avoir été votre raison de vivre...

Koestler

Oui, car pour moi, la fin ne doit pas justifier les moyens. Il n'est pas plus acceptable, tolérable d'éliminer quelqu'un, voire de le tuer, pour que triomphe la révolution des prolétaires ou pour la gloire de « Dieu » ou qui que ce soit d'autre...

Ce qui m'a gêné le plus dans la psychanalyse, ce n'est pas tant vous, le pionnier, mais vos successeurs, et parmi eux, les idolâtres, les sans-pensée propre, les courtisans, ceux qui vous ont poussé à commettre des injustices comme ce fut le cas pour Wilhelm Reich « viré » du Parti communiste allemand et dans la foulée, exclu de l'Association psychanalytique de Berlin, banni de ce monde auquel il avait donné son temps, son énergie, sa foi... mais des « pourris » (je n'hésite pas à le dire), comme Ernest Jones avec la complicité active de votre fille Anna ont miné la route de son exil et acculé cet homme, abandonné de tous, ce proscrit, ce nouveau

« Juif errant » à passer du Danemark en Suède puis brièvement en Angleterre, en Norvège et aux Etats Unis d'Amérique où, paradoxalement malgré son passé communiste, il trouve refuge... C'est à cause du sort funeste réservé à des hommes comme lui que le totalitarisme qu'il soit religieux, laïque, d'Etat, universitaire ou sectaire me fait vomir !

J'en veux surtout à vos adeptes qui, parce qu'ils récitent par cœur des fragments entiers de votre œuvre, croient vous connaître et n'épatent qu'eux-mêmes et les imbéciles dont ils font intégralement partie !

Il devient très exalté et il semble impossible ou illusoire de le freiner dans son envolée

Il n'y a pas de différence entre la foi des révolutionnaires dogmatiques et les intégristes religieux. Et dans votre « camp », les dogmatiques vous font du tort et dénaturent le sens de vos découvertes et de vos travaux. Comme les religieux, ils pensent détenir la vraie parole du Maître, la vraie foi ! Ils sont dangereux, même s'ils sont minoritaires ! Je ne pouvais et ne pourrai jamais supporter toute manœuvre qui castré la pensée !

Parfois, il m'arrive d'avoir honte, oui, honte de ne pas avoir été clairvoyant lorsque j'étais « entré en communisme ». Quand j'ai pu réussir à me dégager de ce carcan, je me suis senti proche du toxicomane en cours de désintoxication. C'est au cours des travaux du VII^e congrès du *Komintern* en 1934 que mes yeux et mon esprit se sont enfin ouverts. Un homme qui abandonne ses convictions antérieures parce qu'il les découvre enfin dans leur brutale vérité n'est pas un traître, il se « sauve » comme un croyant perdu et déçu...

Dans votre monde actuel, Monsieur Attar, dont Freud et moi sommes loin, les « nouvelles » idéologies – simples mauvais plats réchauffés de la même infâme tambouille –, les sectes, les entreprises multinationales aliénantes, le retour des intégrismes, des nationalismes nous (*j'espère que vous me permettez de vous associer à mon propos, cher Freud*), donc ces mouvements, ces soubresauts de la « bête immonde » nous terrifient et nous devons vous exhorter à agir, à vous réveiller, à vous battre !

Freud

Visiblement ému et plus humain

Mon cher Arthur, comme vous avez dû souffrir, votre discours enflammé en est la preuve la plus flagrante et la plus courageuse, d'autant que vous nous dites tout cela sur ce plateau de télévision et que des milliers de téléspectateurs nous regardent !

Koestler

Cher ami, je connais aussi les tourments que vous avez traversés et vos tentatives désespérées de cacher votre judaïsme pour le revendiquer ensuite témoignent bien du malaise profond que vous traversiez. Je peux vous dire que de nombreux petits garçons juifs ont vécu directement ou indirectement un épisode similaire à celui subi par votre père Jakob quand un Chrétien de la ville où vous demeuriez à jeté son *streimel*, son bonnet de fourrure dans la boue, criant : « *Juif, descend du trottoir* », imposant à la fois l'humiliation et le silence à votre père. En dépit des relations complexes avec ce père qui était un personnage fort dans votre vie, vous avez sublimé ce traumatisme, vous avez voulu en quelque sorte laver l'affront, vous avez défié cet empire austro-hongrois en pleine déliquescence et profondément antisémite et vous avez compris avant de fuir l'Allemagne nazie qu'un foyer national juif était indispensable. J'ai eu le privilège d'en suivre toutes les étapes jusqu'à la naissance de l'Etat d'Israël dont j'ai couvert les festivités, quand j'étais correspondant à la fois du *Figaro*, du *Manchester Guardian* et du *New York Herald Tribune*.

Attar

Manifestement ravi de la tournure que prend le débat

Et si nous abordions ce qui vous rapproche, voire vous unit Messieurs avant que ne se termine l'émission ?

Freud

Nous avons encore beaucoup de choses à nous dire, Monsieur Attar.

Attar

Commençons par vos origines. Vous êtes tous deux d'origine juive et vous êtes nés dans l'Empire austro-hongrois...

Freud

Certes, mais Arthur Koestler a eu la chance de ne pas connaître les horreurs antisémites dont mon père et ses parents ont été victimes, du moins pas avec la même intensité. L'épisode du bonnet de fourrure, même s'il a sans doute cristallisé en moi des rancœurs et des peurs, n'était pas unique, cela est vrai et des équivalents se sont produits en terre musulmane à la même époque... Koestler a pu naître dans un monde moins cruel, dans un univers où ses aînés avaient ouvert la voie, Stefan Zweig, Arthur Schnitzler, Franz Kafka... L'antisémitisme était particulièrement virulent dans l'armée impériale, mais aussi dans la cité et surtout à Vienne à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Koestler

Mais alors, pourquoi avoir brouillé les pistes, pourquoi vous être échiné à effacer les traces de votre appartenance juive dans certains cas et vous revendiquer d'elle dans d'autres ? Vous étiez libéral, non-croyant, mais attaché au patrimoine culturel juif. Vous étiez membre de la loge *B'nai B'rith* de Vienne, de l'Institut Scientifique Yiddish de Vilno* et du conseil d'administration de l'Université Hébraïque de Jérusalem, membre honoraire de l'organisation sioniste *Kadima*. Mais en rédigeant votre livre *Moïse et le monothéisme*, vous « déjudaïsez » le Prophète comme s'il vous faisait de l'ombre alors que vous éprouviez une admiration sans limites pour ce « passeur » d'hommes, ce législateur et ce guerrier... Et, bouquet final, vous inventez un assassinat de Moïse... Que vous est-il arrivé ? Vous étiez jaloux de ce grand homme ?

Freud

Allons, Koestler, il n'est pas question de triviale ici ! Non, Moïse est en effet

admirable, il porte le destin d'un peuple qu'il façonne, mais peut-être n'était-il pas Juif ?

Koestler

Et alors, pourquoi pas ? Cela ne retire rien à ses mérites, qu'il ait existé ou non.

Freud

Vous êtes trop jeune pour comprendre ce qui a bouleversé nos vies et ce qui nous a contraint à faire profil bas, asseoir nos positions pour ensuite délivrer le message que nous portions.

Koestler

Je ne vous jette pas la pierre, vous n'êtes qu'un homme !

Attar

Nous n'avons malheureusement pas le temps de nous attarder sur chaque point, mais au moins allons-nous tenter de tous les aborder. Le sionisme, par exemple ? Chacun d'entre vous a été convaincu de la nécessité d'un foyer national juif, mais avec des options différentes. A vous de commencer, Arthur Koestler.

Koestler

Mon engagement a été précoce. J'avais rencontré dès 1922 le père du sionisme révisionniste, Ze'ev Jabotinsky, et, à l'âge de 21 ans, en 1926, j'ai tout quitté pour rejoindre les membres d'un kibboutz dans la vallée de Jezréel. L'expérience ne fut pas concluante. Cela ne m'a pas empêché de soutenir la naissance du futur Etat d'Israël dont j'ai suivi et couvert tout le déroulement comme correspondant des journaux qui m'employaient.

Freud

Pour ma part, je dois confesser que je n'ai pas toujours bien compris les raisons de la création d'un Etat juif en Palestine, sauf vers la fin de ma vie...

Koestler

Oui, et vos positions ont troublé même vos admirateurs... Alors que vous aviez atteint vos 74 ans, en 1930, vous avez reçu un appel des dirigeants de l'Association Sioniste de

* Vilno, actuellement Vilnius en Lituanie (N. d. A.)

Jérusalem qui vous exhortait à les soutenir dans leur requête. L'accès aux Lieux Saints et surtout au Mur du Temple, alors sous contrôle arabe, était soit difficile soit impossible pour les Juifs pèlerins venus d'Occident. Vous avez refusé de signer cet appel et vous avez répondu à leurs auteurs (*il consulte à nouveau ses notes méticuleusement rangées*) : « *Je ne pense pas que la Palestine pourra jamais devenir un État juif et que le monde chrétien et islamique seront jamais disposés à voir leurs lieux sacrés sous le contrôle juif. J'aurais trouvé plus sensé de fonder une patrie juive sur une terre moins grevée d'histoire. Mais je reconnais qu'un point de vue aussi rationnel aurait peu de chances d'obtenir l'enthousiasme des gens et le soutien financier des riches* »...

Freud

Coupant son interlocuteur

Je ne faisais que rejoindre les positions de Theodor Herzl qui avait bien failli accepter l'Ouganda !

Koestler

Certes, mais on connaît l'accueil réservé à cette proposition aberrante ! Mais laissez-moi poursuivre, mon cher ! Vous modifiez totalement votre point de vue en 1938, avant de quitter définitivement Vienne, et après l'interrogatoire d'Anna par la Gestapo. Vous vous affirmez alors Juif et vous reniez le peuple allemand, considérant la Palestine comme votre mère patrie*.

Attar

Il est indéniable que vous êtes tous deux des hommes de conviction, attachés à défendre vos idées, au prix de ruptures avec des gens que vous considérez comme des amis. On peut dire de vous que vous êtes des « jusqu'aboutistes »...

Freud

Mon plus cher désir a été d'arracher l'homme aux ténèbres internes et aux tourments qui

l'aliènent. De ce fait, autant Koestler que moi avons dérangé beaucoup de gens...

Koestler

J'en ai eu l'amère expérience en de nombreuses occasions.

Très exalté et volubile

Mon livre *Le Zéro et l'infini* n'a pas laissé indifférent le monde politique et intellectuel de l'époque. Le « péché » (vous me pardonnerez cette formule de croyant) des « gens de gauche » à partir de 1933 est d'avoir voulu être antifascistes sans être antitotalitaires. Lorsque s'est ouvert le Congrès des Écrivains en juin 1935, aucune des personnes présentes n'ignorait le côté totalitaire plus ou moins camouflé du régime de l'URSS. André Breton a très rapidement pris le large, Stefan Zweig et Romain Rolland estimant qu'ils préféreraient Staline à Hitler... Or, lorsque l'on choisit Charybde contre Scylla, on a de fortes chances de subir un jour les deux ! André Gide, après son voyage en Union soviétique, a dénoncé les exactions du régime. Mon ami Albert Camus a quitté en 1937 le Parti communiste français auquel il avait adhéré en 1935. Les procès de Moscou ont conforté Breton, et seul Malraux semblait ressentir encore un « attachement » au communisme, mais il est vrai qu'il venait de publier sous forme de feuilleton son livre *L'Espoir* dans *Ce soir*, revue que dirigeait Louis Aragon... Cette époque était fort trouble et les engagements, désengagements, désenchantements furent légion. La « clique Jean Kanapa-Roger Garaudy » a voulu me détruire à la fois comme « auteur renégat et traître » mais aussi comme individu. Ces gens-là étaient fidèles à la ligne du Comité central du Parti communiste français aux ordres de Moscou et enfermé dans un dogmatisme pathologique. Tous ceux qui ont fait des choix à cette époque ont vécu des périodes très douloureuses faites de déchirements internes, de contradictions, de doutes...

Freud

On continue à salir mon nom et mes travaux, mais la psychanalyse survivra à toutes ces attaques, tout comme votre œuvre, que je sois d'accord ou non avec vos idées, restera vivante. Nous avons sûrement eu le tort de

* Voir mon livre écrit avec Thierry Feral, *Le racisme-Ténèbres des consciences*, Paris, l'Harmattan, 2004, p. 69.

naître trop tôt dans un monde qui n'était pas forcément disposé à nous entendre... Mais expliquez-moi ce qui vous a poussé à suivre Jung dans vos recherches sur l'occultisme, le paranormal ?

Koestler

C'est sans doute mon dernier défi pour lequel j'ai légué tout ce que je possédais...

Voyez-vous, mon cher Freud, au fond, nous avons eu des cheminements parallèles, mais des souhaits communs. J'ai souvent fait usage de l'ironie puis du cynisme, de la provocation, du faux dédain – parce que j'étais un grand timide –, d'excès verbaux, d'éclats privés et publics, mais j'ai eu la sensation de vivre intensément et sans compromissions. Et lorsque j'ai su que quelques cellules sanguines se permettaient des « fantaisies » allant jusqu'à pouvoir me tuer, quand j'ai appris que quelques cellules nerveuses anarchistes me feraient trembler, bafouiller, baver, réduiraient mes fonctions essentielles, j'ai choisi le moment de mon « départ » ! Vous et moi, cher ami, nous avons eu au moins le temps de transmettre au monde quelques idées, quelques valeurs, moi sous forme de révolte, vous sous forme « mosaïque », si j'ose dire, en offrant un code, une technique, un dogme...

Freud

Non, Koestler, le dogme, ce sont mes successeurs qui l'ont forgé ! J'ai donné des indications, certes strictes, mais c'est toujours le cas quand on donne à autrui quelque chose de neuf –, – je craignais tellement les déviations. J'espérais que mes disciples – comme vous les nommez – feraient usage de leur cervelle... Je n'ai jamais interdit la critique, j'ai refusé l'attaque immotivée et non argumentée, voilà tout ! Il est vrai que j'ai parfois ou même souvent agi en patriarche abusif, mais je suis mort depuis longtemps, alors révoltez-vous, mes successeurs ou complétez mon œuvre avec vos concepts, sans vous prosterner devant mon effigie et mes travaux !

Koestler

Les deux hommes échangent un regard complice

A nous deux, peut-être « sauverons-nous » le monde si la pensée peut exister sans être guidée, encadrée, domestiquée, si l'ignorance recule, si, si... Allons, rien n'est perdu !
Chalom, Ami !

Le rideau tombe lentement, tandis que retentissent les premières mesures de la Symphonie du Nouveau Monde d'Antonín Dvořák



Fin de la pièce.

H. Alain Amar (Lyon)

Enfances



Je me souviens des boucles de cheveux adorés,
Conservés pieusement dans une enveloppe
enluminée,
Sûre, et dont l'emplacement était connu de moi
seul, responsable,
Pour que le souvenir de mon unique fille soit à
jamais inoubliable.
Je me souviens de ses gais babilllements qui
peuplaient notre faré,
Doux petits bruits demeurant à jamais gravés
dans ma mémoire émerveillée,
De ces mines réjouies, de ces poses
recherchées adorables,
Quand, visiblement, elle se pavanait, cherchant
à être remarquable.
Je me souviens de son incroyable préférence
lors des tamara'a,
Surprenante pour une enfant de son âge.

Je me souviens de ses mouvements de danse
rythmés,
Qu'elle exhibait lors de ces agapes, durant ces
assemblées.
J'ai encore en mémoire, gravées comme au
tout premier jour,
Ces expressions linguistiques qu'elle
employait, et qui déclenchait
De folles crises hilarantes, des fous rires
incoercibles tous les jours.
C'était, comment dire... Magique, génial et
hyper recherché.
Je me souviens encore de ces extraordinaires
moments de pur bonheur,
Qu'il nous arrive d'avoir depuis qu'elle est
née, à moi et à ma moitié d'orange-douceur
En parcourant, avec une extraordinaire avidité,
Tous les albums photos qui la représentent
depuis qu'elle est née.

Ces merveilleuses photographies, je puis vous l'assurer,

Et permettez-moi d'insister quitte à vous paraître lourd, répétitif, en un mot gâteaux,

Sont le seul remède, l'unique, le merveilleux bouclier contre mon état anxieux.

Enfin, pour conclure et pour mieux me faire comprendre à ce point ultime et épineux :

Nécrologie de Thierry Roland (1937-2012)

Le Volantino n'avait jusqu'à présent pas de rubrique sportive. Nous nous réjouissons donc, même si c'est hélas à l'occasion d'une disparition, que le Docteur Federmann, jadis éminent adepte du saut à l'élastique, ait choisi, le premier, de se jeter à l'eau pour nous parler, à sa manière inimitable, de cette activité humaine fondamentale qu'est le sport, dont l'étymologie anglaise renvoie – de manière très surprenante - à l'ancien français se deporter, « s'amuser » (Le Petit Robert, 2000).

L'événement marquant de l'actualité sportive estivale aura été incontestablement la mort de Thierry Roland. L'irremplaçable et inénarrable Thierry Roland qui va tant nous manquer, qui nous manque déjà tant.

Illustration de ce que peut être « le beau » dans notre société, auquel on tient tant et qui par son attitude si prévisible et si convenue, finit par constituer un objet contra-phobique indispensable, incontournable et indépassable.

C'est le gendre que toutes les mamans juives aimeraient « marier ».

Incarnation de la prétention nationaliste, du mépris de l'étranger fondé sur la conviction de la domination blanche (et française) sur les autres « races » et nations (Alsace incluse)

En un mot comme en un monde fabuleux,

Digne de l'entendement humain, le mot « enfances »

Est pour moi associé à un sublimesse prisme dément.

Philippe Rozo (Breil/Roya)

nécessairement inférieures.* On sait que l'Euro de football s'est disputé en Ukraine et en Pologne et que de rares voix se sont élevées pour inviter les sportifs à faire un geste politique afin de protester contre l'incarcération et les conditions de la condamnation de Madame Timochenko, ancien premier ministre.

On attendait de Michel Platini qu'il aille dans ce sens.

Mais tout le monde ne peut pas être Eric Cantona. **

Or, pas un geste et pas un signe de protestation, tout comme personne n'a défendu le footballeur palestinien en grève de la faim, à ce moment-là*** ; aucune allusion à la catastrophe de Tchernobyl le 26 avril 1986 : mais 1 minute de silence a été observée en mémoire de Thierry Roland avant le match France-Suède à Kiev.

Ce qui montre d'une certaine manière ou d'une manière certaine, où nous en sommes d'un point de vue de la conscience politique des milieux sportifs contaminant les milieux politiques.

Le sport de haut niveau est devenu une drogue du fait de son institutionnalisation en véritable fait religieux. Les spectateurs que nous sommes en constituent les membres de la secte.

Peu importe le maillot, la couleur que l'on soutient, l'important est de prendre parti de manière manichéenne pour un camp contre l'autre, en négligeant le plus souvent le rôle de l'arbitre, même si le slogan populiste de l'Euro était le mot *respect*.

Nous avons eu à faire pendant trois semaines, du 8 juin au 1^{er} juillet aux affaires des élans nationalistes.

Sans attendre le nom de vainqueur espagnol nous étions déjà convoqués, dès le 28 mai et jusqu'au 10 juin, sur le cours en terre battue du Tournoi de tennis de Roland Garros à Paris (Déjà un « Roland ».)

Le vainqueur encore espagnol étant désigné avec un jour de retard grâce à la pluie que nous ne maîtrisons pas encore...

Le relais a été pris ensuite par « l'herbe » Wimbledon du 25 juin au 8 juillet et le Tour de France, habité par un nombre incalculables de « repentis »****, s'est mis en branle à compter du 30 juin et suspendra son vol le 22 juillet.

Mais nous ne nous arrêterons pas en si bon chemin puisque l'apothéose est attendue avec les Jeux Olympiques de Londres (qui a coiffé Paris, je vous le rappelle) du 22 juillet au 12 août.

Au total, plus de deux mois de retransmissions intensives de manifestations sportives.

Comme si le fait d'être bercé par les résultats et les performances sportifs, favorisés par les ingestions de dopants de toutes sortes, pouvaient nous permettre ...de perdre la mesure de l'enjeu idéologique qui attend le monde entier que ce soit dans l'analyse et le traitement de la crise économique, des crises politiques des Printemps Arabes ou de celle du Printemps « Erable » ou que ce soit dans celui de la crise écologique qui nous impose de traiter l'inédit et terrifiant défi de l'Anthropocène.*****

Pendant ce temps les massacres continuent en Syrie et la partition du Mali se confirme grâce aux effets de « notre » intervention en Lybie.

Pendant ce temps, en 2011, 11500 footballeurs ont changé de job. Ces transferts ont généré 3 milliards d'euros. Plus que le PIB des trente pays les plus pauvres de la planète (*Politis* du 12 juillet 2012, sous la plume de Stéphan Beaucher).

Georges-Yoram FEDERMANN (Strasbourg)

*Certaines de ses expressions comme « Ces deux-là ne passeront pas leurs vacances ensemble », « Fauché comme un lapin en plein vol », « Il a avalé la trompette », « Le ballon est allé dans le zig et lui est allé dans le zag » ou « Il a pas fait le voyage pour rien » contribuèrent à sa popularité. Mais il fut aussi très critiqué pour son côté franchouillard, son sexisme et certaines expressions à connotation raciste ou simplement abusives. Ainsi, commentant la finale de la Coupe de France 1966 pour l'ORTF, il expliqua suite à la victoire du RC Strasbourg que « la Coupe quittait la France ». Cantona est le fil rouge du documentaire « Les rebelles du foot » qui retrace les actes de résistance de 5 footballeurs : Mekloufi l'algérien, Caszely le chilien, Drogba l'ivoirien, Socrates le brésilien et Pasic le bosniaque.

**Il s'agit de Mahmoud Sarsak, du camp de réfugiés de Rafah dans la bande de Gaza. Il a 25 ans. Il est footballeur professionnel. Il a été arrêté le 22 juillet 2009 au check-point d'Erez à Gaza alors qu'il se rendait à Naplouse, en Cisjordanie, pour participer à un match de l'équipe nationale palestinienne de football en faveur des réfugiés du camp de Balata. Après 30 jours d'interrogatoire, il a été condamné en vertu d'une "loi sur les combattants illégaux" qui permet à Israël d'incarcérer de manière illimitée des prisonniers.

***Repentis : sportifs convaincus de s'être dopés et interdits de pratiquer en compétitions officielles qui reprennent le cours de leur art.

****« L'ombre d'Armstrong (ne) continue (-t-elle pas) de planer sur le Tour. Quatre coureurs auraient témoigné contre le septuple vainqueur ». Le Monde du 9 juillet 2012.

***** Anthropocène : néologisme construit à partir du grec ancien ἄνθρωπος (anthropos, « être humain »), et dont la première occurrence remonte à un ouvrage du journaliste Andrew Revkin (en) en 1992) présuppose que les activités anthropiques seraient devenues la contrainte dominante devant

toutes les autres forces géologiques et naturelles qui jusque là avaient prévalu ; l'action de l'espèce humaine serait une véritable force géophysique agissant sur la planète. Pour la première fois dans l'histoire de la Terre, c'est l'Homme qui pourrait être à l'origine de sa destruction !

***Après le 9^{ème} Divan...
Remerciements à toutes et à tous
After the 9th « Couch on the
Danube »...***



Dear Friends and Colleagues,

Some weeks after the 9th “Divany a Dunan” last May in Budapest, we wanted once more to warmly thank all of you who helped to the huge success of our usual spring meeting in Hungary. The “Couch” is looking like a “work in progress”, and every year we are glad to welcome new guests from everywhere in Europe and in the World.

The two Art-therapy exhibitions were really successful and we are very grateful to Judit Faludy and to the Direction and the team of the French Institute, to Agnes Forro and to the Direction and the team of the Romanian Institute. With the help of several other persons, the two organizers of the exhibitions, “commissaires” as we use to say in French, could prepare those great artistic events.

Best thanks again to the French, Romanian and Italian Institutes in Budapest, which welcomed us as well for Art and for the conferences.

The visit at the Community Psychiatry Center in Kalvaria ter has become a tradition for our Congress, and once more we would like to thank so much Judit Harangozo and Robert Kristóf, and all of their friends and colleagues of Ébredések Alapítvány and Antistigma for the huge work they do every year to welcome us in this wonderful place, which many people said to be “magic”.

In 2013, we'll organize the 10th meeting from May 7th – 10th in Budapest, with lectures, exhibitions, visits of different mental health structures and maybe with a concert and a small evening Danube cruise. Please, let us know about your centers of interest, lecture and workshop proposals as soon as possible.

Looking forwards,

Grazia MIRANTE Jean-Yves FEBEREY

(Jul. 2012)

Raised Voices in the Low Countries

(Extreme Right in the Netherlands)

Some fifty years ago the Netherlands was one of the first countries where the liberation trend, still well remembered, has started. That trend strongly marked and enabled the last big wave of utopian energies to touch Europe (and not only Europe) – 1968. The movement that was born at that time, more counter-cultural than strictly political in its nature, left many traces visible, even today, in everyday life of this small country of the north-west. But today, at the same place, we are also witnessing a new trend getting stronger by the day, that of xenophobic, non-tolerant kind, which is gaining space and influence, changing this, once-upon-a-time, liberal kingdom, into a much more unpleasant place to live. Political climate of the country that claimed to be one of the most tolerant spots of the Old Continent is not what it used to be.

Roots of tolerance

The image of the Dutch as seen by the outside world has traditionally been one of tolerance towards a great variety of cultures and religions. Historically, the most important breakthrough in that respect happened during and especially after ending of the Spanish rule and religious bloodshed within its own boundaries during the late Dark Ages, a period in which the Netherlands have been pacified. This pacification was executed by King Willem I of Oranje (referred to as “father of the fatherland” or “The Silent One”) who entered history books also as a victim of the first political murder that took place on this soil, in 1584 in Delft.¹

¹ In the eyes of his killer, Balthasar Gerard, supporter of Philip II, Willem had betrayed the Spanish king and the Catholic religion. After Philip II declared Willem an outlaw and promised



Erasmie - *Desiderius Erasmus Roterodamus*
(1469-1536)

It is a known fact that the Dutch offered shelter to the Jews from the Middle Ages onwards. Baruch Spinoza and Desiderius Erasmus, fore fighters for freedom of religion, had paved the humanistic way to respectively pacification and secularization. It is important to remind that Spinoza, for one, didn't take tolerance lightly. For him, tolerance can only be made to endure when the intolerant are met with intolerance. If not, the intolerant will make use of the climate of tolerance to appropriate a position of power and that would mean an end to the guarantee of tolerance. We are going to see that many conflicting views and practices, entering into this discourse, are integral part of the contemporary Dutch society.

a reward of 25,000 crowns for his assassination, Gerard was ready to act – for God or for money, no one will ever know.



Spinoza (1632-1677),
sculpture de Carla van der Werf (France)

Another aspect, not only relevant concerning religion, but also significant for the cultural landscape of the country, also has to be highlighted. It leads us to the question of dominant mentality pattern which strongly marked (and marks) Dutch society. At the same time when William I challenged Spanish and Catholic dominance, French theologian and religious reformer Jean Calvin, developed his ideas – Protestant Christian theological system later called Calvinism. Calvin urged his fellow Christians to go back to the Bible and to establish a personal relationship with God.



Jean Calvin (1509-1564)

In Calvinism there were no authorities but preachers and experts, no leaders but organizers. Citizens enjoyed more independence and were allowed to organize themselves. It was a bottom-up movement

which clearly paved a way for democratic forms of conduct. Promptly assimilated into the Dutch society, Calvinism taught people to think for themselves. It also modelled them as hard working, modest and distrustful of luxury. At the same time, it created a fertile ground for opinionated individuals, with strong viewpoints but also ready to debate, make communal decisions and compromises. In short, what entered Dutch cultural sphere is a sober approach to life, co-existence of a liberal open minded attitude and tolerance with a need for social and/or political control.

Arrival of “foreigners”

The first wave of immigrants, coming between 1590 and 1800, consisted mostly of Huguenots (Protestants from France) and Jews from Southern and Eastern Europe. This trend declined in the 19th century. From 1870 until just after the Second World War, there were more people leaving than entering the country.

After the War, new wave brought immigrants from the (former) colonies. Two groups arrived from Indonesia - Dutch-Indonesian repatriates and Moluccans. In 1975 the left-wing Den Uyl government decided to grant independence to another Dutch colony: Suriname. So, Surinamese as well came to the „mother country“ wishing to continue the life of relative wealth and stability they were used to. They were followed by migrants from the last Dutch “overseas territories” - the Netherlands’ Antilles and Aruba.

Like many other Western European countries, the Netherlands started to recruit guest workers in the 1960s, first from Southern Europe, and later from Yugoslavia, Turkey and Morocco. After the recruitment stopped in 1974, many guest workers decided to prolong their stay in the Netherlands and were joined by their families. The process of family reunification peaked around 1980. Because of that, the size of the Moroccan and Turkish population has increased tenfold. In recent years there has

been a significant overall decrease in immigration.

Non-Western groups are generally in a disadvantaged socio-economic position, the Turks and Moroccans more than others: they exhibit low labour market participation, high unemployment and welfare dependency rates and relatively poor school results, even among the second generation. In the current political debate, Moroccans and Antilleans in particular are seen as a source of problems in the Dutch society. (For example, police statistics show that over 10% of Antillean and Moroccan boys aged 12-17 have been suspected of a crime.) In 1985 the Netherlands introduced a new law that facilitated access to citizenship for second generation descendents of immigrants. Dutch-born children of immigrants can opt for Dutch citizenship between the ages of 18 and 25. The third generation (second generation born in the Netherlands) automatically receives Dutch citizenship at birth.

According to the 2008 estimates the ethnic composition of the country is: Dutch 80.7%, EU 5%, Indonesian 2.4%, Turkish 2.2%, Surinamese 2%, Moroccan 2%, Caribbean 0.8%, other 4.8%. The most mixed town is Amsterdam with 50,1% of native Dutch, 14,9% European immigrants and 34,9% non European immigrants (the most numerous in this category are the ones from Suriname, Morocco and Turkey). In 2011 the figures changed; there were 49,7% Dutch and 51,3% foreigners in the town. With 176 different nationalities, Amsterdam is home to one of the widest varieties of nationalities of any city in the world. Although the saying "Leev en laat leven" ("Live and let live") summarizes the Dutch and especially the Amsterdam open and tolerant society, the increased influx of many races, religions and cultures after the Second World War has on a number of occasions strained social relationships.²

² One of the most influential works on the subject of integration and immigration in the Netherlands was Paul

Where does the Extreme Right in the Netherlands come from?

As it is well known, xenophobia is the universal problem of any multicultural society. It doesn't signify only pure and simple "fear of foreigners", but also mistrust of anything that is new and challenging to the way of life as "we" know and accept it. And as such, xenophobia is remote from tolerance. So, what went wrong in a tolerant Dutch society? As we shall see, the answer is not to be found among the groups who openly admit to be Right-wing and are, more often than not, focused on the old Nazi and Fascist heritage.

At the beginning of a research³ carried out by AIVD (Dutch equivalent of what was, for example, MI5 in the UK) in 2011, there is a fine distinction between the terms "extreme" and "extremism" introduced for the purposes of a transparent analyses. According to AIVD - "Persons, groups or organizations are extreme when they manifest themselves on the legal edge of the democratic legal order, but still remain within the law." On the other hand, "Extremists aim for or consider it acceptable to go to extremes while overstepping the bounds of the democratic legal order. Restrictions imposed by the law and/or the democratic legal order are considered not binding and are intentionally ignored. Examples include approving or even using violence, and systematically spreading hate."

Groups, parties and movements belonging to the first category are Central Democrats, Central Party, CP'86, National Alliance, New National Party and New Right. Their ideology

Scheffer's "The Multicultural Drama" (2000). In 2007, he published a book "The Immigrants: The Open Society and Its Limits".

³ For the complete results of the research see <https://www.aivd.nl/english/publications-press/@2798/right-wing-extremism/>

was based on nationalism and xenophobia and they faced their “golden moment” in 1994 - they won three seats in the Parliament. But this trend (of the right wing groups using legal means) didn’t last long and today only the weak National People’s Movement is occasionally active.

Considering the ones labeled as “Right-wing extremists” AIVD report mentions Dutch People’s Union (neo-Nazi group that is behind almost all right-wing demonstrations in the Netherlands and is aspiring to create a single-party state), National Socialist Action (nurturing some “socialist” ideas as well as following Hitler’s worldview) and Radical Volunteer Force (small branch of the UK based activists following the dream of the Aryan Fourth Reich that includes the Netherlands). Two movements that are connected with music are Blood and Honor and Combat 18, both emerging in the eighties (their membership at the time consisted of 200-250 followers) and cherishing the ideas of “superior white race”, “white power” and “white pride”. Today they are hardly existent. The last group is The Netherlands National Youth, also small in numbers and focused on the establishment of the “White Nederland”, free of multicultural elements. “They claim to respect racial differences – There is no quarrel with Islam... as long as it manifests itself in the Islamic world and not here”.

But not all of these groups perceive Muslims in “their” country as the problem no. 1; some still believe that Jews are their greatest enemy and others are adding “the system” as the primary target of envisaged actions. They maintain contact with similar groups in Europe and their ideas and intentions are limited to debates not followed by direct actions. According to AIVD, their number of followers is small and they don’t represent a real danger to the

society.⁴ “This does not mean that the possibility of ‘lone wolves’ using violence based on right-wing extremist and extreme right-wing inspirations or motives can be ruled out.” Until now it didn’t happened, at least not on a large scale.

Important reason that recruitment power of the mentioned groups has decreased can be found in the fact that some of their viewpoints have been put on the national political agenda⁵ and became, politically, mainstream and not taboo issues. This refers, first of all, to the debates about immigration, integration and Islam. But it would be wrong to attribute to the Right-wingers, as described above, the role of those who may have inspired such political development. Reasons and inspirations have to be found in the general structure of the Dutch society determined by its growing number of immigrants. Newcomers changed cultural landscape of the country and started to challenge, no-intentionally, level of tolerance of the “first nation”. This process went hand in hand with deterioration of the economic situation in Europe, which is presenting threat to the Netherlands as a welfare state.

⁴ “In 2007 the AIVD estimated this number at around 600, some 400 of which were considered right-wing extremists. As a result of rifts and groups falling apart, that estimated number of active followers has now even decreased to below 300, of which some 150 to 180 right-wing extremists.”

⁵ Big parties that are most open to embrace this sort of political discourse are PVV (Freedom Party) and VVD (Liberal Party for Freedom). More information on that can be found on the following website:

<http://limpingmessenger.wordpress.com/2012/02/09/moe-landers-statistical-category-as-a-basis-for-discrimination-by-dutch-pvv-vvd-parties/>

How did the Dutch come so close to the xenophobic Right?

Dutch, in general, don't like fascist and similar ideologies, shaved heads and swastikas on the march. This brings too close memories of the last War and shame, still strongly felt, about the attitude of the people confronted with the fate of the Dutch Jews. Many non-Jewish citizens turned a blind eye (or even collaborated) when their Jewish neighbors were escorted by the Nazis to the cattle wagons and transported to the concentration camps.⁶ Most of them never returned.

Now the new neighbors are here. "Slowly, almost without anyone's noticing, old working-class Dutch neighborhoods lost their white population and were transformed into 'dish cities' linked to Morocco, Turkey and the Middle East by satellite television and Internet. Gray Dutch streets filled up... with Moroccan bakeries, Turkish kebab joints...and coffeehouses filled with sad-eyed men in djellabas whose health had often been wrecked by years of dirty and dangerous labor..."⁷ Some aspects of their cultures are, for the "natives", hard to accept, such as Muslim views concerning gender roles, male domination, violence against women, tribal honor or their respect for divine laws. Dutch/Europeans who managed to liberate themselves from strict rules of their own religions don't want to end up in the grip of a new and, even less desirable, foreign religion.

⁶Although everybody knows about Ana Frank, it is not widely distributed fact that 71% of all Jews in the Netherlands ended up in Nazi death camps.

⁷For this part I used mostly what is, in my opinion, the best book published on the subject: Ian Buruma "Murder in Amsterdam – The Death of Theo van Gogh and the Limits of Tolerance", London, 2006. Italian edition: "Assassinio a Amsterdam. I limiti della tolleranza e il caso di Theo Van Gogh", Einaudi, 2007.

On the more basic level of everyday life, it could be illustrative to quote a Dutch woman from one of the previously "white" neighborhoods, now populated by Moroccan and Turkish families. "... They have no idea how to behave in our society. Garbage bags would be tossed into the street from the second floor. Goats would be slaughtered on the balcony...The worst is that we don't speak the same language... when your ceiling leaks and you cannot tell the neighbors upstairs to turn off their tap. People get irritated." And some of them, as we shall see, got very loud and critical.

Dutch people believe in individualism and freedom to criticize without fear of violent retribution. They also adore irony, sometimes going over the edge. When it hits the "outsiders", not familiar with word games, the results can be potentially disastrous and violence can be only a step away. As it happened, violence entered the picture, with a big splash, when some of the prominent public figures raised their voices in search of voters (or attention).

First to mention is **Pim Fortuyn**, "the populist outsider who almost became prime minister". He was against bureaucracy, leftists and immigrants, first of all Muslims. He didn't want to be compared with other Right-wing populists in Europe (Le Pen, Haider), but he certainly belonged to their camp.

Although he was not killed by a Muslim, but by a Dutch animal rights activists on May 6, 2002, his program had enraged "foreigners", while his fate revived a form of local "tribal nostalgia", even more accentuated distrust of outsiders and a sort of hero worship.⁸ As Buruma puts it, "He was a populist who played on the fear of Muslims, a reactionary who

⁸ In a television pool in 2004, after Van Gogh' murder, Fortuyn was proclaimed the greatest figure in Dutch history (leaving behind Willem the Silent, Rembrandt and Erasmus. Spinoza was not even mentioned).

denounced Islam for being a danger to Dutch liberties...who promised a way to a simpler times, when everyone was white...". His funeral seemed as a farewell to a beloved king or a great national hero.⁹

Then comes **Theo van Gogh**, film director, producer, columnist, author and actor, a man with an "instinct for the low blow", provoker using brutal mockery, a master of venomous polemics who aimed at "shaking things up" and thought that freedom of speech includes the freedom to insult. Even for many native Dutch, his outbursts were too much to digest. For him, Jesus Christ was "that rotten fish from Nazareth", Muslims - "goat fuckers", "fifth column", and a lot more. He knew that people didn't enjoy abuses but couldn't imagine that anybody would kill him for that. But he was killed, in an extremely brutal manner, on November 2, 2004 by Mohammed Bouyeri, Muslim extremist. After that (and in continuation of fears and outrage born after 9/11) Islamic mosques and schools were torched in several places. Soon after, the same happened to a number of Christian churches. Harsh words got violent epilogue and opened the way to constant discussions about "hate speech" and freedom of expression that are still going on today.

Somali-born **Ayaan Hirsi Ali**, at the time of van Gogh's murder a Dutch politician, is mostly remembered for her critic of Islam. Her role was exceptional because she was an (ex) Muslim explaining to the Dutch public the dangers of Islam's ways. She spoke about the problems of the Islamic World, focusing on terrorism and warped view on sexuality. For

⁹ <http://www.socialistworld.net/doc/218>. On May 6 this year only 300 people gathered in Rotterdam to commemorate, very peacefully, his life and death. For more on Fortuyn, but also on contradictions of the Dutch society see <http://limpingmessenger.wordpress.com/200205-the-sorrow-of-the-netherlands-the-murder-of-pim-fortuyn/>

her it was not an option to tolerate the ones who don't want to accept the rules of the country which offered them a place for a new life. She believed that "tolerance of intolerance is cowardice." In her film "Submission" (directed by Van Gogh) she brings into the focus Islamic abuse of women. In this film the quotations from the Koran are placed onto the female naked bodies. Van Gogh's killer's letter, stabbed onto the chest of his victim with a knife, was addressed to Hirsi Ali. After many months of living under police protection, she was forced to leave the country and she now resides in the USA.

Dutch conservative politician **Rita Verdonk** was notorious Minister for integration and minorities. Because of her toughness and uncompromising immigration policies she was nicknamed "Iron Rita". Although many of her proposals have been reasonable (for example, all immigrants have to learn the language prior to requesting Dutch citizenship), her style left much to be desired and provoked uneasy feelings in the immigrant circles. However, one incident brought her prominently into the focus of the attention. On one occasion, a local imam refused to shake hands with her because she is a woman, which hit the front page of all major newspapers. The photograph with her empty outstretched hand became "the prime symbol of the Dutch crisis, of the collapse of multiculturalism, the end of a sweet dream of tolerance...".

The last (but not least) to mention is **Geert Wilders**, still active and deeply controversial politician, leader of the PVV (right-wing Freedom Party), constantly in quarrel with the Parliament, leftists and immigrants, most of all Muslims. In 2010, his platform to ban the Koran and mosque-building brought his party from 9 to 23 seats in national elections. On that occasion a delighted Wilders told Dutch TV viewers that "The Netherlands chose more security, less crime, less immigration, and less Islam". He also claimed that "Islam is ideology

of a retarded culture”, that “The Koran is a fascist book... just like ‘Mein Kampf’”, and many similar things. Wilders was facing a possible one-year prison sentence on five charges relating to hate speech, hatred and discrimination against Muslims. In 2011, however, he was acquitted by an Amsterdam court, which [found that his inflammatory comments about Muslims were protected](#) by the rules establishing discourse in a free society....¹⁰ On May 1 this year, his message remains the same. During the presentation of his book “Marked for Death” in New York, he proclaimed: “Our Judeo-Christian and humanistic civilization is superior to barbaric civilization of Islam.”

Conclusion

One can indeed say that, on the one hand, Dutch people really are “different” – ministers do go to work by bicycle, crown princess takes her daughters to the cinema like any other parent, gay couples or public figures are nobody’s concern, soft drugs can be legally bought in a coffee shop near the bakery in your neighbourhood (even using credit card), euthanasia is legal, pornography and prostitution are tolerated. On the other hand, the openness of the Dutch society to immigration for a number of years has brought visible side effects. Today, the “average Dutch” is tired of foreigners except for the ones who are not challenging his/her way of life (the “integrated” ones) and perceives multiculturalism as a “clash of cultures”, a burden simply too heavy to deal with.

Wilders’ trial and discussions which started after his acquittal can perfectly illustrate general attitude of the “above-average” Dutch - politicians, law-makers and intellectuals,

10

http://topics.nytimes.com/top/reference/timestopics/people/w/geert_wilders/index.html

leftists and rightists alike. They are analysing what can or cannot be permitted in a democratic society. They are desperately trying to find a fine balance between tolerance and punishment of hate speech. Politicians are still struggling to invent a “reasonable approach” that would please everybody. They prefer to be perceived as democrats, ready to discuss any social issue with their opponents, to stay open, accept differences and protect (sometimes at any cost) “freedom of expression”. They still want to follow the “Dutch way” – to resolve conflicts through compromise and to negotiate even when facing ideas that resemble fascism more than a little.¹¹ However, the crucial questions have not been answered yet. When is “enough” really “enough”? Or: What has to be done when “freedom” of one person offends many others? Before and during all these discussions Dutch rightists are helping the radical forms of Islam to grow. And *vice versa*. It seems that the Dutch type of tolerance offered a fertile ground to a vicious circle of offences, counter-offences and, unfortunately, violence. What started as an almost utopian project, multicultural “sweet dream of tolerance”, resembles today a dangerous xenophobic drama getting out of hand.

Mira Oklobdzija (The Netherlands)

¹¹ Rob Riemen “De eeuwige terugkeer van het Fascisme” (The eternal return of the fascism), Amsterdam, 2010.

Le cas de “Tanacu”

Croyances et pratiques d'exorcisme. Archaismes meurtriers. Erreurs médicales ?

Nous remercions notre collègue et ami Mircea Dragan (Ploiești) de nous avoir confié pour publication son très intéressant écrit sur une tragique affaire survenue en Roumanie il y a déjà quelques années. Il vient de le présenter également aux « Francopsies » de Montpellier.

Ce cas montre une nouvelle fois à quel point il est essentiel que le psychiatre garde une ligne de conduite où la clinique, l'éthique professionnelle et la laïcité restent ses balises de navigation, sous peine de provoquer un naufrage corps et biens de ses patients, ainsi que le sien propre, sachant que, la tempête arrivée, sa « capitainerie » n'est qu'illusion.

.Résumé.

Au printemps de 2005 une jeune fille roumaine avec un passé surchargé de traumatismes psychiques a voulu prendre le voile. Les conditions d'une confession prématurée ont lui induit une psychose aiguë.

Une première hospitalisation a été un échec thérapeutique. La deuxième confession totalement inappropriée lui a apporté la mort. Un plaidoyer pour la séparation de la psychiatrie des religions et surtout de certaines pratiques arbitraires.

Moto :

"Le principal danger est de succomber à l'influence fascinante des archétypes, et cela est susceptible de se produire lorsque les images archétypales ne sont pas conscientes ... Il peut même arriver que les figures archétypales, qui sont doués d'une certaine autonomie de toute façon sur compte de leur numinosité, vont s'échapper tout à fait au contrôle conscient et devenir complètement indépendantes, produisant ainsi le phénomène de la possession [Jung, pp.323-324, 1959]."

« Au delà des collines »; le film de Cristian Mungiu a reçu à Cannes le premier prix pour le scénario et deux autres premiers prix pour l'interprétation féminine (1). Il est inspiré du drame qui s'est produit au Monastère de Tanacu. Sur ce thème Tatiana Niculescu Bran a écrit deux excellents romans, *Confession à Tanacu* (2006) (2) et *Le livre des Juges, Le cas Tanacu* (2008) (3). Andrei Șerban a mis en scène le 1^{er} octobre 2007 au théâtre « La MaMa » de New York la pièce de théâtre « *Deadly Confession* » (4), présentée aussi l'an 2008 à L'Institut Culturel Roumain de Paris, en 2008 (5). **Définition:** L'exorcisme (du latin, „*exorcismus*”, et du grecque „*ἐξορκισμός*”, „*exorkismos*” – être lié par le serment. Action religieuse de chasser le diable, où autres entités spirituelles d'une personne ou d'un lieu censés d'être possédés (6).

La pratique de certains rituels d'exorcisme se retrouve dans presque toutes les cultures et toutes populations de l'antiquité jusqu'à présent. Religion juive, surtout à partir de l'époque intertestamentaire. La vieille Mésopotamie: sur des pictogrammes cunéiformes de Babylone il y a des incantations magiques qui invoquent les divinités pour chasser les diables qui apportent les maladies. Les Védas d'Inde 1000 ans A.J.C, contient d'incantations pour la guérison. La religion de la Perse Antique 600 ans A.J.C; Zoroastre était considéré le plus grand exorciste. Le culte Dionysiaque de la Grèce Antique: une pratique des possessions volontaires utilisant le vin et l'érotisme. Homer, Socrate et Platon ont parlé de la maladie et de la possession. Jésus Christ est le plus grand exorciste pour les chrétiens. 1/4 des guérisons miraculeuses ont été réalisées par l'expulsion du diable. C'est pourquoi il est vu comme réalisant la promesse de Gen. 3,15. Au Moyen Âge, dans l'Église Catholique s'est développé Le Rituel Romain qui, mise au jour après Vatican II, contient aussi des rites d'exorcisme. Au Haïti, le rite Voodoo est encore présent. Le Coran parle de possessions

en évoquant le terme en arabe "mass" (sourate 2, Al Baqarah "La vache", verset 275). Et "Es'sar" : la possession avec tremblement jusqu'à effondrement et évanouissement. L'Église orthodoxe de rite grec utilise encore (en Roumanie aussi) les Exorcismes de Saint Basile le Grand (7). Le cas qui a eu lieu au Monastère de Tanacu a secoué la mass-média roumaine et occidentale pendant l'été de 2005 (8).

La succession des événements: Au début du mois d'avril 2005, Irina Cornici, une jeune fille de 23 ans récemment revenue d'Allemagne où elle travaillait chaque année comme femme de ménage s'est décidée d'accepter l'invitation de sa copine Chitza de lui rendre visite. Elles étaient amies et collègues à l'orphelinat de la ville de Bârlad depuis leur première enfance et jusqu'à l'âge de 18 ans. Dans les dernières années Chitza avait pris le voile devenant sœur Paraschiva au nouveau monastère de Tanacu (département de Vaslui). Coin oublié dans les collines, où elle était à l'aise. Par une lettre envoyée de là-bas, la sœur Paraschiva invitait Irina à la rejoindre. Une incitation au jeûne, à la prière et à la confession. Couvent construit par les efforts du prêtre Daniel Corogeanu, un jeune ambitieux de 29 ans. Avant de s'inscrire au séminaire orthodoxe de Iași celui-ci avait été joueur de football. Irina, était une jeune traumatisée dès sa première enfance. Elle venait d'une famille déchirée par les conflits et la violence, où les parents négligeaient leurs enfants, l'ivrognerie étant leur principale occupation. Elle avait trois ans quand elle a vu son père pendu à une poutre de la maison. Restée sans ressources, sa mère a abandonné Irina et le frère de celle-ci, Vasile, à l'État. A l'orphelinat no.2 situé dans le quartier surnommé „Jamaica” de la ville de Bârlad. Ainsi nommé parce que c'était un quartier de Tsiganes. Dans l'orphelinat elle a survécu parmi des dizaines d'enfants. Avec tous les abus émotionnels et physiques spécifiques. Manque chronique de nourriture, de vêtements, violences diverses, tentatives

d'agression sexuelle de la part des garçons plus grands ou du personnel masculin. Irina manquait de protection et d'affection parentale.

La négation de sa féminité. Grandissant et entrant dans la puberté elle a été obligée de cacher sa féminité par une tenue masculine: blue-jeans, vestons, souliers Adidas. Les t-shirts larges cachaient ses beaux seins. Une de ses principales préoccupations était de se défendre contre un possible viol. Pour cela elle a pris des leçons de karaté. Dans la compagnie de Chitza elle s'entraînait avec plaisir après le modèle des films d'action qui avaient comme protagoniste Jackie Chan; très populaires dans les années 90'. Elle était très fière de réussir à échapper et à garder sa virginité. Obligée de quitter l'orphelinat à 18 ans Irina a trouvé hébergement chez une famille de paysans aux alentours de Timisoara; le village „Cuptoare”(Fours). A partir de l'année 2000 elle commença à se rendre en Allemagne pour y gagner son existence. Elle travaillait comme femme de ménage chez des vieillards, ou dans des restaurants 3 mois par an, pour des salaires ridicules. Au début de l'été elle avait épargné une petite fortune; à-peu-près 4000 Euros. L'argent était „gardé” par la famille d'accueil. Chitza était la seule personne avec qui Irina échangeait des lettres. Irina lui portait confiance et une affection spéciale. A l'orphelinat elles ont partagé le petit plat, les difficultés et les souffrances, se sont défendues l'une l'autre, se sont bichonné comme les petits enfants et même elles se caressaient d'une manière pas trop admise pour deux filles. En Allemagne à cause de sa tenue masculine Irina a été souvent confondue avec un jeune garçon. Quelques drogués lui ont proposé des relations homosexuelles. Elle leur a appliqué une correction avec son pied. Ses coups favoris de karaté depuis l'orphelinat. Dans cette période elle a accepté de recevoir quelques sous d'un photographe, un collaborateur d'un journal local qui publiait des photos de jeunes filles en maillot de bain.

Au mois de mars 2005 Irina est arrivée au monastère de Tanacu accompagnée par son frère. Après quelques jours ils ont manifestement exprimé leur intention d'y rester définitivement. Le lieu modeste, mais propre, leur plaisait. La nourriture était sans viande, mais très bonne. Le prêtre fut d'accord. Au monastère il y avait beaucoup de travail. Il avait besoin d'augmenter la communauté des religieuses pour son prestige, pour bénéficier de main-d'œuvre et d'argent, pour achever son rêve: finir la construction du monastère. Irina a du changer ses habits avec ceux spécifiques aux religieuses orthodoxes: la grande robe noire, la veste noire. Mais elle a continué à porter ses anciens pantalons sous sa robe. Le voile noir était un problème, car il la faisait rassembler trop à une femme; elle préférait sa vieille casquette. Les jours suivants elle a commencé le vie au monastère à côté des autres 20 sœurs. On plantait des arbres, on faisait du jardinage et on participait aux services divins. Elle s'est adressée immédiatement au prêtre avec l'appellatif "Papa" et pas Père et à la mère supérieure avec "Maman".

La première confession. La sœur Paraschiva (Chitza) était contente. Irina, sa copine était auprès d'elle. Après un court délai Paraschiva a conseillé Irina d'aller au prêtre pour faire sa confession. Cette première confession n'a pas été trop canonique. Irina a raconté des souvenirs fragmentaires. Ses difficultés, ses souffrances et ses humiliations et comment elle avait été exploitée et volée en Allemagne. Avant la confession, Chitza la pousse à dévoiler les histoires cachées du temps de l'orphelinat. Les caresses secrètes commises entre les garçons et celles entre les filles. Le prêtre lui a posé, pendant la confession, des questions sur les péchés commises avec son corps. Très confuse, Irina a parlé peu du sujet. Elle se sentait coupable.

La première crise. 9 avril 2005. Le deuxième jour après la confession. Le comportement

d'Irina a dramatiquement changé. Quittant ses vêtements monastiques, elle courait dans la cour, parlait beaucoup et sans aucun sens. Elle hurlait, accusait, se lamentait, demandait l'aide, chantait, voulait tantôt quitter le monastère et tantôt y rester, imitait les paroles des autres et dansait, accusait la mère supérieure d'être « pédé ». (L'explication possible pour l'utilisation de l'expression « pédé » est l'ambiguïté de son développement pulsionnel ayant en vue son premier enfance et ses antécédents d'agressions sexuelles quand elle a été confondue avec un adolescent.) Faisait des gestes obscènes et prononçait des mots pornographiques. Se jetant par terre, elle a essayé de se frapper avec une pierre. Elle injurait tout ce qui avait trait à la foi et au monastère. Le prêtre en avait honte et voulait l'expulser. Les religieuses l'ont convaincu de la porter à l'hôpital.

L'hospitalisation. Le 9 avril; samedi soir. Les sœurs ont demandé trois fois l'ambulance de la ville de Vaslui. Elles ont été refusées. A cause du manque du personnel et de voitures disponibles. Le prêtre a indiqué de ficeler les mains et les chevilles d'Irina et de la transporter avec leurs vieille voiture Dacia. Arrivées au compartiment de psychiatrie elles ont constaté qu'il n'y avait pas de psychiatre en service de garde. A cause de sa grave agitation, Irina a été admise dans le service de thérapie intensive. Elle y a reçu des piqûres d'halopéridol.

Le 10 avril; dimanche matin. L'anesthésiste lui a mis une perfusion avec glucose et l'a envoyée au service de psychiatrie, salon des agités, car elle était furieuse et frappait le personnel de service. Sans bénéficier d'une consultation psychiatrique, d'autres neuroleptiques lui ont été administrés.

Lundi, le troisième jour à hôpital. Le seul psychiatre du service lui a mis le diagnostic

„ Schizophrénie désorganisée”. Dans les 7 jours suivants Irina est passée par des états d’agitation, de stupeur et de confusion avec rigidité. Refusant de manger et de boire, elle respirait avec difficulté. Elle avait de la fièvre, leucocytose et vitesse de sédimentation très élevées. Toute cette période elle a reçu halopéridol et lévomépromazine. Pour la troisième fois elle a été admise dans le service de thérapie intensive. Étant diagnostiquée d’une bronchopneumonie, on décida de supprimer les neuroleptiques, et de lui administrer un antibiotique en perfusion. A la fin de la semaine son état général s’est amélioré.

Jeudi le 20 avril 2005. Après deux semaines d’hospitalisation, affaiblie, mais lucide et apparemment tranquille, Irina a eu un court entretien avec le psychiatre qui a été d’accord avec son retour au monastère. Il considérait que c’était un bon milieu pour la paix de son esprit. Elle a reçu une ordonnance pour un mois d’olanzapine 10 mg par jour, et une autre avec le vieux lévomépromazine, dans lequel le psychiatre avait beaucoup de confiance. De retour au monastère Irina a continué à avoir un comportement bizarre. Elle n’avait pas la patience de participer à la prière, faisait des blagues pimentées, exerçait des mouvements de karaté, fredonnait des chansons laïques. C’était une honte. Le prêtre était fort mécontent. **La deuxième confession.** Puisque les Pâques Orthodoxes s’approchaient, Irina a été soumise à une autre confession. Cette fois-ci d’après un questionnaire écrit. Parmi les 200 péchés qui y étaient mentionnés elle s’est reconnue seulement deux. A l’orphelinat elle s’était caressée en solitude, et avec d’autres copines. **Les Pâques.** Le 1 mai 2005 on a fêté Pâques. La tranquillité s’était apparemment instaurée au monastère de Tanacu. Irina avait décidé d’y rester. Elle a reçu comme mission de travailler à la cuisine où elle avait des compétences acquises en Allemagne. Le 8 juin Irina a fait un long voyage chez la famille de paysans où elle avait été hébergée. Elle voulait

recupérer son argent déposé. Le prêtre lui avait demandé plusieurs fois d’aider le monastère avec cet argent. Déception. Elle n’a rien reçu, sauf des promissions. Profondément blessée Irina est partie en silence. Toutes ses privations, son travail en Allemagne, avaient été en vain. Son frère Vasile lui-même lui avait pris 1000 Euro pendant qu’elle était à l’hôpital. **La deuxième crise. 8-9 juin.** De retour au monastère son état de santé s’est brusquement détérioré: agitation, paroles triviales, agressivité, destruction des objets de sa chambre. Hallucinations visuelles. Irina criait qu’elle est sous l’assaut des diables et demandait l’aide. Au début le prêtre et les religieuses ont voulu la transporter à l’hôpital. Puis ils ont renoncé vu la première expérience. D’après les manifestations d’Irina ils ont tiré la conclusion qu’elle était possédée. Ils ont décidé de la soumettre aux vieux rituels d’exorcisme de l’Église. Le sacrement des Malades et les exorcismes de Saint Basile le Grand. **L’exorcisme; le 13 - 14 juin 2005.** Irina a été attachée à une planche et transportée chaque jour à l’église. (Il faut préciser que le rituel ne prévoit pas l’attachement qui a été fait pour „calmer” l’agitation psychomotrice d’Irina). Dans cette période son état est devenu de plus en plus grave. Elle a été immobilisée avec des chaînes et parce qu’elle criait, on lui scellait la bouche. Tous ces jours elle a refusé à boire et à manger et a très peu dormi. Alternaient des moments de lucidité, et de délire, hallucinations, rigidité catatonique, agitation extrême. **Le 15 juin; 9 heures du matin.** Irina paraît revenir à la réalité. Elle a reconnu son entourage, avec lequel elle a échangé quelques mots. Ses lèvres étaient brûlées de déshydratation. Elle a accepté de boire un peu d’eau et de manger quelques miettes de pain. Puis elle s’est évanouie. L’ambulance a été appelée. La doctoresse généraliste qui l’a trouvée dans le coma avait des doutes si elle était encore vivante. Prise de pitié pour sa jeunesse, elle a décidé de la transporter aux urgences. Pour lui donner une chance, elle lui a appliqué une perfusion avec

glucose, 6 ampoules d'adrénaline, masque d'oxygène et massage cardiaque. **A midi, aux urgences de l'hôpital.** Le médecin de garde a constaté le décès. La police et le procureur ont été annoncés car des lésions suspectes sur sa peau ont été dépistées. L'enquête fut déclenchée et un long procès s'ensuivit. Au début, le prêtre et les quatre sœur participantes au rituel ont été accusés,, d'homicide volontaire". Finalement ils ont été condamnés à 4 années de prison pour „Privation de liberté, suivie d'une mort violente".Ceux-ci ont déjà purgé leur peine.

Discussions. Les possibles causes de la tragédie de Tanacu.

1/ La victime Irina. Enfant traumatisée, abandonnée, privée d'affection et de protection parentale Avec une éducation précaire et des complexes d'infériorité liés à sa propre féminité; fille obligée toute son adolescence de se défendre pour protéger sa virginité. Soumise aux privations et contraintes économiques qui l'ont forcée à travailler en Allemagne. Sans aucune formation spirituelle pour la vie monastique. Les confessions, maladroitement effectuées ont réveillé des contenus inconscients douloureux refoulés et des sentiments de culpabilité.

2/ Croyances et vie sociale. Après l'année 1990 après 40 ans de propagande athée communiste, en Roumanie s'est déclenché un grand mouvement de renaissance de la religiosité. Beaucoup d'églises et de monastères ont été construits. L'élément religieux a pénétré dans les institutions laïques: écoles, universités, hôpitaux et même dans les entreprises. Un mouvement qui n'est pas constitutionnel mais il est encouragé par les politiciens et l'argent venu de partout. La prolifération d'une riche littérature syncrétique dans laquelle la psychothérapie se mêle avec le bouddhisme, la lithothérapie, la bioénergie et d'autres pratiques occultes de guérison. Des actions agressives de recrutement d'adeptes pour divers cultes venus d'ailleurs ont généré

des réactions de rejet, de défense et de radicalisme de la part de la majorité chrétienne orthodoxe.

3/ La précarité de la formation psychologique et spirituelle du personnel du monastère.

L'incapacité du prêtre et des religieuses de faire la différence entre une maladie mentale et l'ainsi-dite possession. La confusion des statuts sociaux. Des religieux se sont érigés en guérisseurs, se substituant aux médecins. Les deux confessions tout à fait inopportunes et fort traumatisantes qui ont actualisé des souvenirs refoulés. Blessure narcissique qui a induit la psychose aiguë. Le manque d'humanité et d'empathie pour la souffrance d'Irina: le ligotage sur la planche, le fait d'avoir couvert sa bouche d'une bande adhésive, sa privation d'eau et de nourriture durant trois jours.

4/ La négligence et l'incompétence des médecins. Au niveau individuel : L'attitude du psychiatre.

Il n'a pas bien reconnu la symptomatologie de la bouffée délirante. Il n'a pas attendu 6 mois avant de prononcer le diagnostic de schizophrénie (DSM IV R). Il n'a pas retenu Irina un temps suffisant à l'hôpital pour la protéger d'elle-même et des autres et pour veiller sur son évolution et sa réponse à la thérapie. N'a pas invité Irina pour des consultations de contrôle, et ne lui a pas expliqué la nécessité d'un traitement de longue durée et n'a pas du tout investigué les causes de la maladie, ni si au monastère Irina avait des conditions favorables pour son traitement. Il a supposé d'emblée que là c'était un lieu tranquille insistant auprès les sœurs de lui appliquer des sacrements et des prières.

La discontinuité du traitement avec l'olanzapine et l'association non permise de ce médicament avec le lévomépromazine.

Au niveau institutionnel:

Le déficit des dispositions et de procédures pour la prise en charge de tels cas qui nécessitent des équipes thérapeutiques: psychiatre, urgentiste, psychologue, assistant social. La précarité de l'abord des maladies mentales, qui sont niées, rejetées, traitées avec une superficialité indigne. Stigmatisation d'inspiration médiévale(9) accompagnée de pratiques mystiques et parfois violentes, un remplacement coupable des interventions et des soins psychiatriques qualifiés. L'absence de soins ambulatoires et de structures communautaires pour prendre en charge les malades après leur sortie de l'hôpital, sur le modèle bio-psycho-social

Interrogation ?

Pourquoi L'Ordre des Médecins et le Ministère de la Santé n'ont pas mis au débat public ce cas sur le plan éthique ainsi que sur les règles de bonnes pratiques ?

Conclusions :

1. Un autre cas Tanacu peut arriver !?(10).Les conditions culturelles, sont les mêmes. Le réseau médical n'a pas changé. La psychiatrie reste encore la cendrillon de la médecine. La psychiatrie communautaire ne fonctionne pas.

2. Face à la maladie les médecins doivent agir et les religieux s'abstenir. Jésus répondant aux pharisiens et aux hérوديens ; piège ou ils veulent le "tenter" (comme Satan l'a fait: Marc 1,13): **"Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu."** L'évangile, selon Matthieu 22, 17-22).

Mircea DRAGAN (Ploiești, Roumanie)

Bibliographie :

1. *Au-delà des collines* ("Beyond the Hills"). http://www.lexpress.fr/culture/cinema/beyond-the-hills_1116217.html.



2. Spovedanie la Tanacu. Roman jurnalistic. Tatiana Niculescu Bran. Ed. Humanitas. 2006

ISBN (10) 973-50-1400-9.

3. Cartea judecătorilor. Cazul Tanacu. Tatiana Niculescu Bran. Ed. Humanitas. 2008. ISBN 978-973-50-2108-5.

4. www.icr.ro/.../confession-a-tanacu-vendredi

5. http://timessquare.com/Latest_News/Film_Events/%22Deadly_Confession%22_Made_at_La_MaMa

6. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Exorcisme>.

7. Mark Bancroft, MA .The History & Psychology of Spirit Possession & Exorcism. Mark Bancroft, MA. www.enspirepress.com/.../spirit_possession_

8. Roumanie: Soeur Irina exorcisée à mort. <http://www.liberation.fr/monde/0101533490-roumanie-soeur-irina-exorcisee-a-mort>.

9. Ocultism, vrăjitorie și mode culturale: Eseuri de religie comparată. Mircea Eliade. Ed. Humanitas. 1997. ISBN 973-28-0721-0.

10. Istoria generala a diavolului. (Histoire Générale du Diable- Edition Robert Laffont 1993). Gerald Mésadié. Ed. Humanitas. 2008. Câteva reflecții în loc de concluzii. (Quelques méditations au lieu de conclusions) Cap.19. pg.406.

Credințe și practici de exorcizare.

Arhaisme ucigase? Erori medicale!

Rezumat.

În primăvara anului 2005 tânăra Irina Cornici, a intenționat să se călugărească la mănăstirea din Tanacu. Trecutul îi era marcat de multiple traume psihice. Confesiunea prematură, fără o minimă pregătire psihologică, i-a indus o psihoză acută. Singura spitalizare psihiatrică cu durată de numai 7 zile a fost un eșec terapeutic. O a doua confesiune, total necanonică, i-a adus moartea. Articolul constituie o pledoarie pentru totală separare a psihiatriei de practicile religioase.

Moto:

„Se poate chiar întâmpla ca imaginile arhetipale care sunt dotate cu autonomie din punctul de vedere al numinozității lor, să scape total controlului conștiinței, să devină complet independente, producând astfel fenomenul de posedare. [Jung, pp.323-324, 1959].”

Filmul regizorului Cristian Mungiu « **După dealuri** » a primit în primăvara anului 2012 la festivalul cinematografic de la Cannes, premiul întâi pentru scenariu și alte două premii pentru interpretare feminină (1). Subiect inspirat din dramaticul caz petrecut la Mănăstirea Tanacu. Pe tema aceasta Tatiana Niculescu Bran a scris două excelente romane: „Spovedanie la Tanacu” (2006)(2) și „Cartea Judecătorilor, Cazul Tanacu” (2008)(3). Andrei Șerban a montat la 1 octombrie 2007 la teatrul La MaMa din New York piesa “ Deadly Confession”(4). Piesa a fost prezentată și de Institutul Cultural din Paris în toamna anului 2008 (5).

Practicile de exorcism se regăsesc în majoritatea religiilor. Exorcismul ([latina](#) târzie, „*exorcismus*”, [greacă](#) „*ἐξορκισμός*”, „*exorkismos*” - legare prin jurământ) constituie practica religioasă de alungare a demonilor sau a altor entități spirituale dintr-o

persoană, sau loc presupuse a fi [posedate](#) (6). Practica ritualurilor de exorcizare se regăsește la aproape toate culturile și toate populațiile din antichitate și până în prezent: păcatul Adamic din Vechiul Testament; Geneza (3.20), unele tăblițe de lut din Babilon conțin incantații magice ale zeilor chemați să lupte cu diavolii ce aduc bolile ca și scrierile Vedice. În Persia antică 600 ani ÎC; Zoroastru era considerat primul mare exorcizator. Cultul Dionisiac din Grecia Antică practica beția și excitația erotică. Homer, Socrate și Platon au scris despre boală, posedare, daimon. Iisus Hristos a fost cel mai mare exorcist al începutului de eră nouă. Multe dintre vindecările sale au fost alungări ale diavolului. În Evul Mediu 500-1500 s-a dezvoltat în Biserica Romano-Catolică „Ritualul Romanul” - mai este încă folosit ca și haitianul Hoodoo. Coranul vorbește de posesiune ; termenul arab "mass" (sourate 2, Al Baqarah “Vaca”, verset 275). Et "Es'sar" : posesia cu tremurături ce duce la cădere și leșin. Biserica Greco-Ortodoxă: Moliftele Sfântului Vasile cel Mare (7).

Cazul de la Mănăstirea Tanacu a zguduit mass-media românească și occidentală în vara anului 2005 (8).

Sucesiunea evenimentelor. Începutul lunii aprilie 2005. Irina Cornici, o tânără de 23 de ani recent întoarsă din Germania unde muncea anual ca menajera s-a hotărât să dea curs invitației de a merge în vizită la Chița. Erau prietene din copilărie și fuseseră colegi până la vârsta de 18 ani la orfelinatul din Bârlad. Chița se călugărise devenind sora Paraschiva la proaspăt înființata mănăstire de maici de la Tanacu, din jud. Vaslui. Se simțea bine acolo și o chema printr-o scrisoare și pe Irina să se alăture. Un îndemn la post, rugăciune și spovedanie. Mănăstirea fusese zidită prin strădania preotului călugăr Daniel Corogeanu, un tânăr ambițios de 29 de ani care înainte de a urma seminarul ortodox din Iași fusese muncitor și fotbalist. Irina era o tânără

traumatizată psihic încă din copilărie. Provenea dintr-o familie dezmembrată, cu numeroase conflicte și violențe, unde părinții își neglija copiii; principala lor ocupație fiind băutura. Avea 3 ani când și-a văzut tatăl spânzurat de grinda casei. Mama rămasă fără resurse a abandonat-o pe Irina și pe fratele ei Vasile în grija statului, la Orfelinatul nr. 2 din cartierul Jamaica din orașul Bârlad. Copiii îl porecliseră „Jamaica” fiindcă era un cartier de țigani. Aici, aflată printre zeci de copii Irina a suferit multiple abuzuri emoționale și fizice. Lipsă cronică de hrană, vestimentație sărăcăcioasă, violențe, tentative de agresiune sexuală din partea unor băieți mai mari și din partea personalului masculin angajat.

Negarea propriei feminități. Crescând și intrând în pubertate și-a ascuns feminitatea printr-o ținută

băiețească: ginși, geacă și bascheți. Cămășile largi îi ascundeau săniile pietroși. Una dintre principalele ei preocupări a fost apărarea împotriva unui eventual viol. Învățase karate. Se antrena în compania Chiței după modelul filmelor foarte populare în anii 90' cu Jackie Chan. Era mândră că nimeni nu reușise să îi răpească fecioria. La 18 ani Irina a fost obligată să părăsească orfelinatul fiind găzduită la o familie de țărani din Banat care o exploatau la muncile câmpului. Din anul 2000 a plecat în Germania să câștige ceva bani. Lucra câte 3 luni pe an pentru sume derizorii prin restaurante, sau ca menajeră. În vara anului 2005 posedea o mică avere. Cam 4000 de Euro. Baniile îi incredințase spre păstrare familiei gazdă din Banat. Singura persoană cu care Irina corespundea era Chița. De ea o lega o afecțiune specială. La orfelinat împărtășiseră greutatea, se apăraseră și se consolaseră, împărțiseră puțină hrană, se legănaseră una pe alta așa cum se leagăna copiii mici, dar... se și mângâiaseră într-o manieră nepermisă pentru două fete. În luna martie 2005 a ajuns la mănăstire fiind însoțită de fratele ei Vasile. După câteva zile cei doi și-au manifestat

dorința de a rămâne definitiv. Le plăcea locul modest, dar curat, cu mâncare bună de post. Preotul a fost de acord. La mănăstire erau multe de făcut. Era nevoie de mărirea comunității monahale, de forță de muncă și de bani. Irina a îmbrăcat straiile calugărești, dulama și vesta neagră pe sub care a continuat să poarte pantalonii. Nici cu basma neagră nu s-a prea împăcat, întrucât până acum purtase căciula de bărbat. I se părea că prea seamăna mult a femeie. A început să muncească cot la cot cu celelalte douăzeci de călugărițe aciuete în mănăstire. Sădeau pomi, trudeau la grădina de zarzavat și participau la slujbele ținute de preot în paraclis. Preotului i-a s-a adăsat imediat cu apelativul „Tati”, iar stareței Neonila cu „Mami”.

Prima spovedanie. Sora Paraschiva (Chița) era mulțumită. O avea lângă ea iar pe prietena Irina. La scurt interval a sfătuit-o pe Irina să se spovedească. Prima spovedanie a Irinei a fost una necanonică. Ea a relatat dezlânat preotului fragmente de amintiri. Diferite întâmplări din viață; greutatea, suferințe, umilințe. Chița o îndemna însă să destăinuiească și întâmplările secrete din perioada orfelinatului. Mângâierile pe care le savârșiseră acolo băieții cu băieții și fetele cu fetele. În timpul spovedaniei preotul a întrebat-o dacă își amintește de păcatele trupești săvârșite. Irina și-a dezgropat amintirile într-un mod confuz.

Prima criza. 9 aprilie 2005. A doua zi după spovedanie comportamentul Irinei s-a schimbat radical. S-a dezbrăcat de hainele mănăstirești și a îmbrăcat hainele de oraș. Alerga prin curte și vorbea mult și fără șir. Urla, acuza, se văita, cerea ajutor, cânta. Când intenționa să plece, când să rămână. Se maimuțărea și se strâmba. A acuzat-o pe una dintre mame că este „poponară”. Făcea semne obscene cu mâna și vorbea cuvinte pornografice. S-a trântit pe jos și a început să se zbată. S-a lovit în cap cu o piatră. Înjura sfinții, ceara, lumânarea și tot ceea ce are legătură cu credința și mănăstirea. Preotului îi era rușine de asemenea fapte și a

dorit să o expulzeze din mănăstire însă maicuțele l-au covins că ar fi mai bine să o ducă la spital. Era 9 aprilie; sâmbătă seara. Maicuțele au chemat de 3 ori mașina salvării de la Vaslui. Au fost refuzate din lipsă de personal și de mașini disponibile. La îndemnul preotului maicuțele au legat-o pe Irina de mâini și de picioare și au transportat-o cu Dacia mănăstirii până la Vaslui la Spitalul Județean. La secția de psihiatrie nu era medic de gardă. Dată fiind grava stare de agitație, Irina a ajuns la serviciul de reanimare. Doctorița i-a făcut injecții cu haloperidol. A doua zi medicul anestezist care a preluat garda i-a montat o perfuzie cu ser fiziologic și glucoză. A fost nevoit să o retrimită la psihiatrie, la salonul de agitați, întrucât a devenit iar furioasă și a lovit personalul medical. I s-au administrat din nou neuroleptice. A treia zi. Singurul medic psihiatru din secție i-a stabilit diagnosticul de „Schizofrenie de tip dezorganizat”. În următoarele șapte zile Irina a trecut de la stări de agitație extremă la stări stuporoase. Avea ochii închiși, nu răspundea, era rigidă. Refuza să se alimenteze și să bea. Respira cu dificultate. Avea febră, leucocitoză și viteza sângelui mare. I s-au administrat iar Haloperidol și Levomepromazin. A fost din nou transferată la reanimare unde i s-au oprit medicamentele neuroleptice și a primit perfuzii cu antibiotice. Făcuse o bronhopneumonie. A avut iar mai multe treceri bruște de la starea stuporoasă catatonică la luciditate. Către finalul săptămânii încet, încet a început să își revină.

Joi 20 aprilie 2005. Slăbită, de abia mergând, dar lucidă și aparent liniștită Irina a avut o scurtă întrevvedere cu psihiatrul. Acesta a fost de acord cu dorința ei de a se întoarce la mănăstire. A considerat chiar că așa este bine pentru pacea ei sufletească. A primit o rețeta cu Zyprexa 1 tb de 10 mg. pe zi pentru o lună și una cu Levomepromazin 3 tb pe zi; apoi i s-a efectuat externarea din spital. Întoarsă la mănăstire Irina a continuat să aibe un

comportament ciudat. Nu avea răbdare să asiste la slujbă, glumea neadecvat și deochiat, făcea figuri de karate, fredona cântece lumești, se mișca mult și fără rost. Preotul era iar nemulțumit de comportamentu-i rușinos pentru o mănăstire, fiindu-i teamă de comentariile sătenilor enoriași, mai ales că se apropia paștele ortodox.

Irina a fost supusă unei noi spovedanii. De această dată după un îndrumar canonic, recunoscându-și păcatele trupești. La scurt timp pe 1 mai 2005 s-a sărbătorit și Paștele. În liniște, creștinește. Totul părea că reintrase în normalitate. Irina era decisă să rămână la mănăstire. Primise o însărcinare la bucătărie unde se pricepea datorită experienței căpătate în Germania.

Pe 8 iunie. Irina a făcut un drum lung până în Banat. Dorea să își recapete banii dați în păstrare pentru a-i dona mănăstirii. Nu a primit mai nimic. Familia a invocat diferite motive. Profund rănită Irina a tăcut. Munca ei din Germania se dusesse pe apa sâmbetei. A aflat că și fratele Vasile îi luase 1000 de Euro pe motiv de a o îngiji la spital.

A doua criză. 8-9 iunie. Starea ei s-a deteriorat brusc: agitație, țipete, vorbe triviale, agresivitate la adresa maicilor, distrugere de obiecte din chilie. Halucinații vizuale: Irina striga că este asaltată cu furcile de diavoli. Cere ajutor. Preotul și călugărițele au intenționat să o ducă la spital dar decepționați fiind de prima experiență spitalicească au renunțat. După modul cum se manifesta Irina au considerat că aceasta este posedată de diavoli și au hotărât să o supună ritualurilor străvechi de dezlegare de duhurile rele: Slujbele Sfântului Maslu și Moliftele Sfântului Vasile cel Mare.

Dezlegarea; 13 -14 iunie. Irina a fost așezată pe o targă improvizată și transportată în fiecare zi în biserică. După slujbă era așezată pe prispa chiliei. În tot acest timp starea ei s-a agravat. Maicile au imobilizat-o legând-o de mâini și de picioare, cu lanțuri înfășurate în prosoape.

Întrucât în timpul rugăciunilor înjura, i s-a aplicat un plasture pe gură. A refuzat timp de trei zile să bea, să mănânce și nu a doarmit aproape deloc. Avea momente de luciditate urmate de delir, halucinații, rigiditate catatonică alternând cu agitație extremă.

15 iunie ; orele 9. Irina a părut că și-a revenit. I-a recunoscut pe cei din jur cu care a schimbat cateva cuvinte. Avea buzele arse de deshidratare. A acceptat să bea puțină apă și să mănânce puțină pâine. Apoi a leșinat. A fost chemata Salvarea. Doctorița a găsit-o în stare gravă, de comă. Avea dubii dacă mai este sau nu în viață. I s-a făcut milă de tinerețea fetei. Ca să îi acorde o șansă i-a pus masca cu oxigen, o perfuzie cu glucoza și i-a administrat până la spital 6 fiole de adrenalină.

Ajunsă la Spitalul Județean, la Urgențe; la orele 12. Doctorița urgentistă de gardă a constatat imediat decesul. A anunțat poliția și procuratura. A urmat un lung șir de procese. Preotul și patru dintre călugărițe au fost mai întâi acuzați de „omor deosebit de grav”, apoi încadrarea juridică a faptei a fost schimbată în „Lipsire de libertate urmată de moarte violentă”. Au fost arestați și au executat închisoare; preotul patru ani, calugărițele câte trei ani.

Posibilele cauze ale tragediei de la Tanacu:

1/ Victima Irina. Copil traumatizat, abandonată, lipsită de afecțiune părintească, cu o educație precară,

și complexe de inferioritate legate de propria feminitate. Obligată să se apere permanent pentru a nu fi violată. Supusă privațiunilor economice care au determinat-o să emigreze temporar în Germania. Total nepregătită spiritual pentru viața monahală. Spovedaniile efectuate intempestiv i-au reactualizat amintiri refulate deosebit de dureroase și culpabilizante.

2/ Factorul cultural-religios. După anul 1990, după 40 de ani de propagandă comunistă atee în România a existat o mare efervescența

religioasă a creștinismului ortodox. S-au construit multe biserici și mănăstiri.

Concomitent a proliferat o bogată literatură sincretică în care psihoterapia se amestecă cu budismul, cristaloterapia, bioenergia și cu alte practici oculte. Deficiența psihologică și spirituală a personalului mănăstirii a în a o înțelege pe Irina. Incapacitatea preotului și călugărițelor de a diferenția boala mintală de așazisa demonizare. Confuzia de statute sociale; monahii și-au atribuit rol de vindecători substituindu-se sistemului medical. Lipsa de empatie față de suferința Irinei, pe care în mare măsură au adus în prim plan, acutizând-o prin cele două spovedanii care au reactualizat amintiri dureroase, refulate, inducând tinerei o psihoză acută. Lipsa de omenie: legarea de scânduri, lipirea pe gură a unei benzi adezive pentru a înăbuși strigătele, privarea de apă și de hrană timp de 3 zile.

3/ Neglijența și nepriceperea medicilor.

La nivel individual; atitudinea psihiatrului. Nerecunoșterea simptomatologiei bufeului delirant halucinator. Neașteptarea timpului de 6 luni înainte de a stabili diagnosticul de schizofrenie (DSM IVR). Nereținerea în spital pe timp suficient a Irinei pentru consolidarea efectelor terapiei și pentru a o proteja de sine și de alții. Lipsa oricărui demers de control la anumite intervale de timp după externare în scopul prevenției recidivelor. Lipsa de interes față de cauzalitatea fenomenelor psihopatologice și condițiilor existente în mănăstire. Discontinuitatea tratamentului cu Zyprexa și asocierea nepermisă a acestuia cu Levomepromazinul.

La nivel instituțional. Lipsa de reguli și proceduri pentru îngrijirea unor astfel de cazuri ce reprezintă urgențe majore psihiatrice necesitând echipe terapeutice: anestezișt-reanimator, psihiatru, psiholog, asistent social. Lipsa unor structuri de tip comunitar care să îngrijească bolnavii după modelul bio-psiho-social, în funcție de istoricul, condițiile sociale,

personalitatea și domiciliul persoanei. Precaritatea cu care încă sunt abordate bolile mintale care sunt reiectate, negate, tratate cu superficialitate. Stigmatizarea de tip medieval a bolnavilor mintali asociată cu practici mistice și violente, în locul acordării de îngrijiri medicale calificate (9).

Interogare?

De ce Colegiul Medicilor din România și Ministerul Sănătății, nu au dezbătut acest caz în plan etic, sub raport cauzal și al bunelor practici?

Concluzii:

1. Se poate repeta un alt caz Tanacu!?(10). Bineînțeles ca DA! Codițiile culturale sunt aceleași. Rețeaua medicală nu s-a schimbat. Psihiatria a rămas cenușărea medicinei. Psihiatria comunitară nu funcționează.

2. În fața bolii medicii trebuie să acționeze, iar clericii să se abțină. Iisus răspunzând fariseilor i saduceilor; capcană în care încercau să îl atragă: “Dați Cezarului ce-i al Cezarului și lui Dumnezeu ce-i al lui Dumnezeu”. (Evenghelia după Marcu 12,13-17)

Dr. Mircea DRAGAN (Ploiești)

Bibliographie :

1. *Au-delà des collines* (Beyond the Hills). http://www.lexpress.fr/culture/cinema/beyond-the-hills_1116217.html.

2. *Spovedanie la Tanacu. Roman jurnalistic*. Tatiana Niculescu Bran. Ed. Humanitas. 2006

ISBN (10) 973-50-1400-9.

3. Cartea judecătorilor. Cazul Tanacu. Tatiana Niculescu Bran. Ed. Humanitas. 2008. ISBN 978-97322Deadly_Confession%22_Made -50-2108

4. http://timessquare.com/Latest_News/Film_Events/_at_La_MaMa

5. www.icr.ro/.../confession-a-tanacu-vendredi

6. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Exorcisme>.

7. Mark Bancroft, MA .The History & Psychology of Spirit Possession & Exorcism. Mark Bancroft, MA. www.enspirepress.com/.../spirit_possession_

8. Roumanie: sœur Irina exorcisée à mort. <http://www.liberation.fr/monde/0101533490-roumanie-soeur-irina-exorcisee-a-mort>.

9. Ocultism, vrăjitorie și mode culturale: Eseuri de religie comparată. Mircea Eliade. Ed. Humanitas. 1997. ISBN 973-28-0721-0.

10. Istoria generală a diavolului. (Histoire Générale du Diable- Edition Robert Laffont 1993). Gerald Mésadié. Ed. Humanitas. 2008. Câteva reflecții în loc de concluzii. (Quelques méditations au lieu de conclusions) Cap.19.pg.406.



D'après nature

Un jour, il y aura la paix, la justice, la vérité. Un jour, un autre, pas celui-ci ni celui-là. C'est l'unité des êtres, des choses et de la pensée qui nous rend tous égaux, nous faisant de chacun l'image de Dieu. Si nous le voulions, dans notre cœur on le lirait. Mais nous ne sommes point de si fins grammairiens qu'il ne faille une vie pour le déchiffrer. Si vous le vouliez, vous auriez table ouverte au banquet de l'universel. Le Christ en personne vous y invite. Telle est à grands traits la morale qu'on tire de l'œuvre de Comenius (1592-1670).



Jan Amos Komenský (1592-1670)

Faites comme Dieu qui fit le monde, et tout ira bien. N'avez-vous pas de modèles, insolents écoliers que vous êtes, devant les yeux ? De la patience ? Même pas ! Par le canal des choses, vous remonteriez des choses jusqu'à leur principe. A cette académie céleste, à son projet de l'instituer sur notre planète, nul n'est indigne de siéger.

En terre morave, Comenius appartenait à ce peuple qui fut une épine enfoncée dans le pied des Habsbourg. Sa foi, réformée, celle de Hus à laquelle celle des Frères s'était abreuée, celle de l'Eglise de l'Unité dont il fut le pasteur. En attendant que prospère la vraie foi sur la terre que Dieu créa pour nous édifier, la botte de Ferdinand s'abattit sur la Bohême, la

coexistence pacifique des confessions n'étant guère du goût du « champion de la Contre-Réforme », comme le formule heureusement le Larousse. En somme, c'était la guerre de Trente Ans, qui vit la Réforme balayée dans le pays tchèque et Comenius emprunter les chemins de l'exil, après que les jésuites eurent mis la main sur l'université de Prague.

Face à la dureté des temps, grande est la tentation du repli quiétiste, comme l'écrit Olivier Cauly. Sachant que sa patrie n'est plus, que dans un coin du labyrinthe à quoi le monde se compare, tous trois (sa femme, ses deux enfants) furent « abattus par les flèches de la mort », que brûlèrent sa maison, sa bibliothèque, c'est « miracle que [son] cœur n'ait pas explosé de pitié ». Si le soupçon nous vient que le monde n'est pas exactement le paradis, qu'Adam reçut de Jéhovah, mais que le malheureux saccagea, et si telle est la volonté de Dieu, que le diable nous emporte, nous irons nous terrer quelque part sous un rocher, lapant nos larmes et nous gavant de livres saints. Mais tout porte à croire que les termes du contrat que nous avons signé, ou peut-être nos pères, sont un peu plus tordus.

Ne t'en va pas t'imaginer, comme Pangloss, qu'il est le meilleur des mondes possibles, ni ricaner comme Voltaire, à qui on ne la faisait pas. Lui, l'auteur des jours, c'est le maître. Nous, les écoliers. De lui mandat nous avons reçu, nous sommes tenus. Le biographe note plus sobrement : « Il faut plutôt se représenter Comenius comme un homme qui est pris dans la tension angoissante du renoncement et de l'engagement. » 1624 voit sa foi ne pas périr, celle en la vie (il se remarie), celle en sa mission (en Pologne, il trouve un asile pour les Frères exilés de Bohême). C'est alors en Lusace, patrie de Jacob Böhme, soit dit en passant, qu'il traduit les prophéties d'un certain tanneur et visionnaire, Christophe Kotter, annonçant une « évolution favorable du cours de la guerre ». Et certes il y croit. Cela n'est pas déraisonnable si l'on donne à ce mot

le sens que Descartes ne lui donnait pas. En théologie, les objets de la pensée sont les mêmes que ceux de la religion. Et dans l'aire de la Réforme, la parole divine n'est pas confisquée par la secte papiste. D'autant moins, incidemment, qu'en ce temps-là « le Danemark, la Suède et l'Angleterre s'intéressaient de près aux affaires d'Allemagne et de Bohême ».



Exposition Orbis Pictus, Centre tchèque, Paris 2006

« Mais la raison finit par se rendre aux exigences de la foi », écrit l'auteur. Et si ça lui plaît, à Dieu, de parler par la voix d'un artisan, d'un pauvre homme ou d'une pauvre fille qui passait par là, on va pas s'en offusquer. Le messie, c'est-à-dire l'espérance, épouse le sens que l'histoire se plaît à donner de soi, quand l'homme est en exil, se persuadant : « Un jour, tu retourneras dans ta patrie. »

Entre-temps, Ferdinand s'est plu à rédiger en ces termes son programme pour le royaume de Bohême : « Lieber ein verwüstetes Land als ein verdammtes Land. » (plutôt une terre dévastée qu'une terre damnée). Ce qui pourrait s'entendre aussi : si l'universel (catholique) est la vérité, l'exception n'est pas permise. Telle est la règle imposée par la fêrule du monarque : ce qui est corrompu doit être détruit. Si les germes de la vraie foi ne donnent aucun fruit, qu'on cesse de semer, qu'on mette le feu. En gros, le fanatique sur le champ de bataille mène son carnage en théologien.

Quant à Comenius, sur le sol polonais, il n'est pas loin de partager ce diagnostic. Sous le fard, le monde est déchu. Il en diffère cependant par la manière d'y ramener la vertu. En résumé, sa quête est celle de l'unité dans un monde morcelé. A cette contradiction près que seul se lance à la poursuite de la totalité celui qui l'a d'abord postulée. S'il est vrai qu'une formule usée, dont l'auteur est Michelet, fait de Comenius le « Galilée de l'éducation », il faut surtout comprendre qu'à son enseignement nous sommes tous conviés. Tout le genre humain, oui, même les femmes et les enfants, les nobles et les roturiers. A ce niveau d'un projet portant sur le savoir, la politique et la religion, le terme d'utopie ne saurait lui être dénié, l'universel adoptant les proportions gigantesques de *La Didactique tchèque* (1628-1632), de *La Grande Didactique* (1638) et de *la Pansophie* (achevée en 1643).

L'éducation, de l'enfant comme de l'adulte, doit beaucoup sans doute, mais c'est à vérifier, à cet emboîtement de Dieu dans les choses et réciproquement dans lequel s'est complu l'humanisme « néo-platonicien » d'un Pic de la Mirandole à la Renaissance. Et dont le message était, qu'il nous délivrait : le visage que nous offre la nature, c'est le nôtre. En Angleterre, ses conceptions entrèrent en résonance avec les vues du « collège invisible », un « cercle de lettrés et d'érudits très actifs », sorte d'amicale soucieuse de fédérer l'ensemble des connaissances humaines et d'en promouvoir une large diffusion. Programme où se devine, à la veille de la révolution anglaise, celui de l'Encyclopédie qui verra le jour, en France, un siècle plus tard.



Exposition Orbis Pictus, Centre Tchèque, Paris 2006

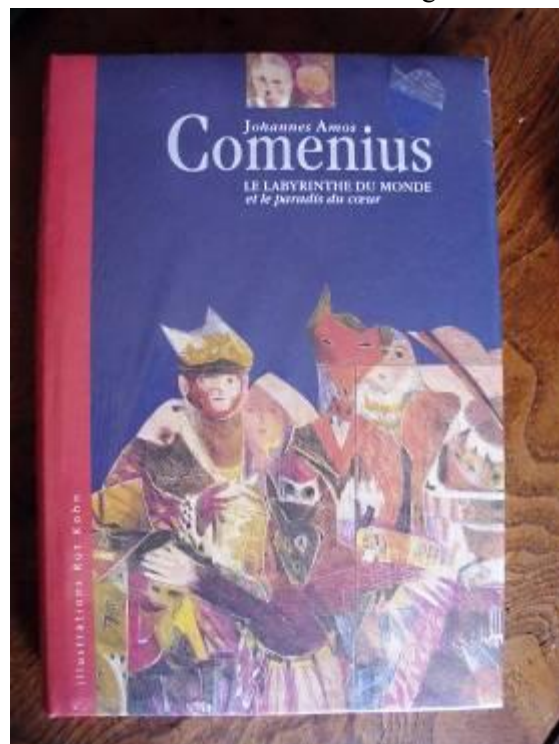
C'est en Angleterre (1641-1642) que s'imprime sa pensée dans les plans de réforme de ses amis radicaux. De toute évidence, la « méthode » Comenius est raccord avec ce qu'il est convenu d'appeler depuis la « démocratisation de l'enseignement », mise en œuvre pendant la révolution. Chacun, chacune a des yeux pour voir : pas seulement les nobles. Un esprit pour tirer de la Bible telle vérité : pas seulement les jésuites.

Il y a ici un point très subtil à saisir dans le mouvement de sa pensée. Les idées « doivent par une sorte d'induction être extraites des choses et posées comme leurs normes ». Merveilleuse congruence, imparable, entre ce que je sais et ce qui est, qui fait le savoir homogène à tous les esprits pétris de la même cire, socle sur lequel viendront s'édifier les ouvrages pédagogiques et les manuels scolaires qui feront sa gloire aux yeux de la postérité.

Ici la dialectique se dédouble : c'est dans la conformité à la règle que réside la plus grande liberté. Avec l'enfant, écrit le pédagogue, nous irons du plus facile au plus difficile, sans violence, et nous lui parlerons dans sa langue maternelle. Le nouveau, puisqu'il faut bien progresser, s'appuiera sur des représentations concrètes placées sous la juridiction des sens. L'enfant, tous les enfants, l'homme, tous les hommes, un seul savoir unifié. En Dieu, la totalité. Réserve étant faite, dans ce système immense où tout se répond, du péché originel,

oubli qui fut blessure au flanc de l'Eglise de l'Unité, dont il ne laissait pas d'être le pasteur en dépit de sa théologie sujette à caution.

Étant entendu que chaque partie se rapporte à l'ensemble, chaque pensée lorsqu'elle s'enclenche est comme le rouage d'une machine à produire la vérité. Imaginons cette mécanique à l'échelle d'une classe idéale telle que *La Grande Didactique* en trace le portrait : « L'art d'enseigner ne demande rien d'autre qu'une bonne répartition du temps et des matières effectuées selon les règles de l'art.



Dès que nous serons parvenus à l'établir avec précision, enseigner à toute la jeunesse des écoles [...] ne sera pas plus difficile que d'imprimer avec les outils de la typographie mille feuilles par jour. »

Quant à savoir comment sous la presse l'individu se débat, on ne s'en soucie pas. Qu'il gigote ou non, c'est pour le bien commun. Quid de l'autonomie de l'élève ? demande Olivier Cauly. Tous les atomes de la matière vivante « concourent d'un seul mouvement vers une même fin à la faveur d'une coopération entière et d'une coordination sans failles ». Quelle chance, la

dialectique ! Ce qui m'opprime est précisément la contrainte à laquelle il est dans ma nature de vouloir obéir. Dieu, ce maître horloger, eut la bonté d'imprimer dans nos âmes la matrice même qu'il utilisa pour agencer toute la breloque. Il en résulte alors, car du pédagogue au théologien, la distance est courte, un sentiment d'adoration à la vue, si l'on ose dire, de la transparence qui préside à tout ceci.

« Idéal » est le mot qui signifie « conforme à l'idée », en quelque sorte une émanation du Souverain Bien. Platon n'est-il pas le maître en cette école où s'éteint toute velléité d'être contre ? Un tel mécanisme, du microcosme scolaire ou du macrocosme social, en est le vivant symbole, fille et mère de son mouvement, « *perpetuum mobile* » dont il avait dans ses années anglaises tenté de percer le secret. Remuant toujours, peut-être, quoi qu'il en soit du chantage au réel qu'on nous sert aujourd'hui, manière de nous faire taire à l'heure où nos montres ont l'air en panne d'avenir.

Gérard Weil (Nanterre)

Bibliographie

Comenius, Olivier Cauly, éditions du Félin.

Comenius, l'utopie du paradis, Olivier Cauly, Presses universitaires de France.

<http://paris.czechcentres.cz/programme/details-de-levenement/orbis-pictus/>



Exposition Orbis Pictus, Centre tchèqu, Paris 2006

Su guerre e violenza. Alcuni libri

Il primo libro di cui ci occupiamo è un libro agghiacciante: *Perché siamo così ipocriti sulla guerra?* (Milano, Chiarelettere, 2012, pp.84) del generale Fabio Mini, “capo di stato maggiore del Comando Nato in Sud Europa”, “comandante della forza internazionale di pace a guida Nato in Kosovo”, leggiamo nella nota bio-bibliografica. È agghiacciante perché con secca enfasi vuole mostrarsi *controcorrente* (‘ora vi mostro come sa scrivere un generale italiano, come sa essere superiormente anticonformista...’) e che invece è pieno di luoghi comuni. Nei capitoli del volume, una domanda, quella del titolo, e cinque risposte, Mini pronuncia accuse implacabili al complesso militare-industriale che domina il mondo: uso costante dell’inganno (il banale “la verità è la prima vittima della guerra”, p.21); legame tra guerra e potere economico (“...la guerra è una questione di profitto, spesso sporco, e gli Stati sono al servizio dei grandi affari mettendo a disposizione le risorse pubbliche e dando la copertura di legittimità all’uso della forza...”, p.35 con elenco di imprese i cui profitti sono aumentati a dismisura negli ultimi dieci anni); violazioni del diritto internazionale (come in Kosovo dove “abbiamo partecipato alla guerra umanitaria (...) senza alcun avallo preventivo delle Nazioni Unite, senza essere minacciati e schierandoci dalla parte di bande armate irregolari addestrate da mercenari americani [statunitensi, ndr]”, p.51); fascino della guerra (“l’ipocrisia serve a coprire il gusto della guerra, il piacere del combattimento, della conquista e della razzia”, p.61). Tutto bene, allora? Questo è un libro condivisibile anche dai pacifisti? No. L’alternativa che Mini propone non è certo, e nemmeno potrebbe esserlo visto il suo grado e la sua storia, un passaggio dalla denuncia all’azione contro la guerra, ma un’uscita dall’ipocrisia che permetta di *dire* la parola guerra, solo aggiungendovi

l'aggettivo “necessaria” (“La guerra stessa non è una vergogna se è necessaria, se viene condotta salvaguardando la dignità e se viene affrontata come una cosa seria, una questione di vita o di morte per lo Stato”, pp. 56-7): un'uscita ipocrita dall'ipocrisia, una delle tante proposte dei finti anticonformisti degli anni nostri, come Giuliano Ferrara, Vittorio Feltri, Massimo Fini, e tanti altri, troppi, e tutti maschi. Come può la montagna della requisitoria di Mini partorire il topolino di una proposta riassumibile nella massima di Sun-Tzu, ovvero che il generale migliore è “colui che è in grado di vincere senza combattere” (p.7)? Non gli passa per la testa che è in quel *vincere* che si riassume tutta la violenza del secolare dominio di patriarchi, generali e uomini d'affari? Di vittorie giuste e sanguinarie è piena la storia, a partire dagli sforzi antiumani compiuti per ottenerle: intere economie e milioni di vite programmate per il massacro. Che il libro di Mini piaccia anche a certa sinistra (“un lucido e attualissimo pamphlet (...) scritto da un *tecnico* che più politico e controcorrente non si può”, nell'intervista a Mini di Tommaso Di Francesco, “L'ipocrisia, un affare di guerra”, Il Manifesto 15.05 2012) non stupisce più di tanto. Una sinistra, questa, affascinata dalla geopolitica per cui poco resta all'autonomia dei popoli e niente, nei popoli, a quella del genere femminile, non a caso solo di sfuggita citato da Mini: la “nota debosciata” (che trivialità *anticonformista*) Elena (p.8) e Penteselea: quando Achille “si rende conto di aver colpito a morte Penteselea, l'avvenente regina delle Amazzoni, la stupra morente e dopo morta...” (pp.62-3). Certo, crimine di Achille, ma senza autonomie femminili, che pure la letteratura classica fornisce: pensiamo a Lisistrata (*colei che scioglie gli eserciti*) in Aristofane, su cui ragiona Rosangela Pesenti in “Lisistrata, l'ironica” (pp.83-88, in *Donne disarmanti. Storie e testimonianze su nonviolenza e femminismi*, Napoli, Intra Moenia, 2003, pp.287), oppure a altre figure della tragedia attica, studiate da Imma Barbarossa in

“Cassandra e Medea: appunti sull'alterità femminile” (pp.89-108, nel volume appena citato), che scrive: “In guerra anche i vincitori perdono l'anima. E i vincitori della guerra di Troia troveranno durante e/o dopo il viaggio di ritorno lutti e devastazioni, anche dentro la cerchia familiare...”. Questo non consola, ma fa domande su cosa sia la vittoria, nei fatti, qualunque vittoria, e se le armi della pace, così disprezzate da Mini (v. paragrafo “L'ipocrisia della non violenza”, pp.26-28) non debbano essere rigenerate. È facile ironizzare su certi premi Nobel per la pace, alcuni dei quali autentici criminali, ne conveniamo, per sbarazzarsi di tutte le categorie di costruzione della pace. È ipocrita inganno.



È anche su questi nodi che si esercita il pensiero di Luisa Muraro in *Dio è violent* (Roma, Nottetempo, 2012, pp.75), già al centro di un dibattito in rete, in continuo aggiornamento. Il libro ruota attorno a punti di forte intensità. Innanzitutto Muraro propone un 'pensiero della diserzione' dalla politica corrente dato che, da molto tempo in qua, "niente è servito a niente" (p.15, nel caso

paradigmatico dell'opposizione alla costruzione di una base militare USA a Vicenza) e che la "buona volontà" di chi si dà da fare per la pace e i diritti umani, cui va l'ammirazione dell'autrice, e l' "indignazione" sono solo "spreco di energia": "...La predicazione antiviolenza non manca certo di argomenti morali ma le manca ormai un punto di leva per sollevare le giuste pretese e abbassare l'arroganza dei potenti" (pp.26-29). La stessa "predicazione antiviolenza" (sempre quel sostantivo, *predicazione*, che, se non dispregiativo, è certo svilente) "nella misura in cui esclude a priori l'idea di una violenza giusta, favorisce l'abdicazione ad agire, se necessario, con tutta la forza necessaria" (p.34). Qui, oltre ai sostantivi, sono gli aggettivi a farsi avanti: giusta, necessaria (come in Mini, ahinoi), e poi -negli ultimi decenni- etica, umanitaria, etc. Certo il caso di Srebrenica subito dopo riportato da Muraro, tocca una ferita aperta e formula domande a chi assistette al crimine: alle forze ONU, innanzitutto, complici del massacro, ma anche a chi non alzò la voce –a meno che non si creda nell'*inevitabilità di certi crimini*, in condizioni estreme, e quindi nell'*inutilità di ogni intervento*- e coltivò, nei casi migliori, l'umanitario. Da qui Muraro passa alla definizione di azioni utili a mutare l'esistente, partendo dal pensiero della differenza (Carla Lonzi, e Clarice Lispector, in una citazione da Luisa Muraro, *L'ordine simbolico della madre*, 1991: "il mondo intero dovrà trasformarsi perché io possa esservi inclusa", p.121). La prima azione è la promozione di una "indipendenza simbolica nei confronti dei mezzi e delle mediazioni del potere costituito, e dal potere stesso" (p.66), e cioè uno sganciarsi dal pensiero dominante per servirsi della differenza e praticarla cercando strade che non siano i *sensi unici* in cui il lessico dell'oppressione economica e di genere costringe tutte/i, compresi i più intransigenti nemici del sistema. La seconda è quella di combattere il torpore che si è impadronito di molti, cui unica presente soluzione sembra

essere la *jacquerie* o un qualsiasi gesto esemplare, discutendo dei mezzi che ci si dovrà dare: non è l'azione violenta ad essere proposta, "ma l'azione possibile ed efficace" che può comportare "a volte una certa violenza" (pp.70-1). Quanta? "Quando è il caso di decidere come comportarci, regoliamoci come fanno le cuoche con il sale: 'Quanto basta!...' (p.71). Che è conclusione sconcertante di un discorso attento e profondo. È su quel 'quanto basta' che si infrange ogni parola e azione, e che rischia di promuovere sfiancanti discussioni e nuove disperazioni: devono essere i singoli protagonisti di un atto di ribellione a decidere fin dove arrivare? Concretamente, in una manifestazione di piazza, con gruppi diversi (il 15.10 2011 a Roma, ad esempio), ognuno potrà spingersi fin dove vuole? Dal nonviolento radicale a chi ricerca lo scontro col nemico e, oltre, a chi sceglie armi da fuoco, purtroppo non prive di virile fascino per troppi (padri di famiglia, malviventi, poliziotti, antagonisti...)? Qui si ricade nel mondo dell'opinione, e dei diritti postmoderni: *io* ho diritto a esercitare la violenza (o la nonviolenza) che *io* reputo necessaria, e se *tu* me lo impedisce sei un servo. Opinione contro opinione, preda dell'estro (da non confondersi con lo spontaneismo), senza i minimi fondamenti di verità e nemmeno di pratiche politiche consolidate, essendosene interrotta la trasmissione generazionale. Questo dibattito invece tocca corde di tale sensibilità, che è opportuno poggiarlo su parole e pratiche di classe e di genere libere dagli sterili dualismi del pensiero dominante (violenza/nonviolenza), da questo simbolicamente e, quindi, politicamente indipendenti. In questo, non conseguente con sé stessa, Muraro ha ragione.

Gianluca Paciucci (Trieste)

Congrès & Colloques

Suceava, Romania, from September 20th to September 22nd 2012

The 25-th Anniversary Annual Conference of Social Firms Europe, CEFEC 2012

“Social Economy, Trend or Reality”

On behalf of the 2011-2012 Chairman of the European network Social Firms Europe CEFEC, The Regional Association of Adult Education Suceava AREAS, you are cordially invited to participate in the The 25-th Anniversary Annual European Conference of Social Firms Europe, CEFEC 2012 on “Social Economy, Trend or Reality” to be held in Suceava, Romania, from September 20th to September 22nd 2012, in “Stefan cel Mare” Conference Room within the Administrative Palace of Suceava. It is a premiere for Social Firms Europe CEFEC to hold the Annual European Conference in Romania, so it will be an excellent opportunity for the international and national community, academics, social economy researchers, market and industry analysts, government officials and policy makers and entrepreneurs to present their original work and exchange ideas and analyze the impact and challenges of social economy in the context of The European Year of Active Ageing and Intergenerational Solidarity. Contributions to the progress of developing new ideas to stimulate this vital area and provide new approaches to implementing a working legislation in areas where social economy is not legislated are welcome. The Conference will draw up major guidelines and a program of action for implementing the social economy legislation. The Organizing Committee of the Conference

has been working hard to provide you with a full and interesting agenda for all three days. The Conference program is a combination of plenary sessions and a number of attractive interactive workshop sessions. Here we have enclosed the highlights of the event and the general information on registration details. Early registration ends June 25th 2012! We sincerely hope that you will join us in making The 25-th Anniversary Annual Conference of Social Firms Europe, CEFEC 2012 a true success. If you have any questions or concerns, or if we may be of assistance in any way, please do not hesitate to contact us.

Kind regards,
Vasile Gafiuc,
Social Firms Europe CEFEC Chairman and
AREAS President

E-mail: cefec2012.romania@gmail.com
<http://www.economiesociala.eu/cefec2012/>



*Marseille, France,
12-13 octobre 2012*

*Les lieux du changement : quels
espaces pour le travail clinique et
psychothérapique dans la
psychiatrie du 21^{ème} siècle ?*

*XXVI[•] Journées de Psychothérapie
Institutionnelle*



Lieu du congrès : Cité des Associations, 93, La Canebière, 13001 Marseille

Renseignements et inscriptions (**nombre de places limité**) : AMPI (Association Marseillaise de Psychothérapie Institutionnelle) – Bibliothèque du CH Edouard-Toulouse, 118 chemin du Mimet 13917 Marseille cedex 15

Téléphone : 04 91 96 99 93

Fax : 04 91 96 97 58

E-mail :

isabelle.borzzone@ch-edouard-toulouse.fr

*Albi, France,
lundi 22 octobre 2012*

*Auteurs de violences
intrafamiliales*



lylouannecollection.blogspot.com

Organisateurs :

Le centre universitaire J.F. CHAMPOLLION, la Fondation du Bon Sauveur, l'Association Occitane de Criminologie, l'Association, le Centre de Criminologie et de Sciences Humaines, l'Association Nationale des Psychiatres Experts judiciaires, la Société de l'Information Psychiatrique, le Centre de Ressources pour les Intervenants Auprès d'Auteurs de Violences Sexuelles de Midi-Pyrénées, le Laboratoire de Clinique Psychopathologique et Interculturelle.

Lieu du Congrès :

Centre universitaire de formation et de recherche Jean François CHAMPOLLION

Maison multimédia - Auditorium 1

Place de VERDUN

81 000 ALBI

Inscriptions et renseignements: **L'entrée est gratuite, mais l'inscription nécessaire, le nombre de places étant limité.**

Retourner le bulletin d'inscription (nom, prénom, fonction, établissement, mail) à :
vilamotb@bonsauveuralby.fr

Budapest, Hongrie



2013, May 7th – 10th

*10ème Colloque Européen de
Psychiatrie et de Psychanalyse*



*Un Divan sur le Danube - A couch
on the Danube – A divany a Dunan
– Un Divano sul Danubio*



Renseignements et propositions de
communications :

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

« Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de
l'Association *Piotr-Tchaadaev*,
9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.
Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty
N° FMC Piotr-Tchaadaev
11 78 0511778

**Prochaine livraison
vers le 15 octobre 2012**

Toute correspondance ou article est à adresser
à Jean-Yves Feberey
Secrétaire de Rédaction provisoire
(depuis 2003)
9, rue Bonaparte F 06300 Nice,
jean-yves.feberey@wanadoo.fr ou
piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

Links de l'éditorial en première page :

(1) http://www.lemonde.fr/asiе-pacifique/article/2012/07/08/l-execution-filmee-d-une-femme-triste-rappel-sur-la-condition-feminine-en-afghanistan_1730826_3216.html?xtmc=afghanistan&xtcr=16

(2) http://www.lemonde.fr/societe/article/2012/06/14/affaire-marina-les-institutrices-avaient-tente-de-proteger-la-fillette-de-ses-parents_1718569_3224.html

http://www.lemonde.fr/societe/article/2012/06/26/assises-de-la-sarthe-les-parents-de-marina-condamnes-a-30-ans-de-reclusion_1724742_3224.html?xtmc=marina-sarthe&xtcr=3